Table des Matières

Déclaration de principes Introduction à l'Etude du Grade de	7
	9
Maître Ecossais de Saint-André	
Une Chevalerie pour l'an 2000	53

JEAN SAUNIER BERNARD GUILLEMAIN

RITE ÉCOSSAIS RECTIFIÉ

- INTRODUCTION A L'ETUDE DU GRADE DE MAITRE ECOSSAIS DE SAINT-ANDRE
- UNE CHEVALERIE POUR L'AN 2000



- DECLARATION DE PRINCIPES DU GRAND CHAPITRE DE 1970

CHANCELLERIE DE L'ORDRE

DECLARATION DE PRINCIPES DU GRAND CHAPITRE DE 1970

Le Grand Chapitre du Grand Prieuré des Gaules dit à nouveau sa fidélité aux traditions conjointes de l'Ordre maçonnique et aux principes propres au Rite Rectifié.

Considère que ce dernier possède dans son patrimoine un appel à la tradition chrétienne et à l'exploration de son ésotérisme qu'expriment entre autres le texte des prières et la prestation de serment sur l'Evangile de saint Jean.

Déclare ces formes intangibles.

Dit que tous ceux qui, « libres et de bonnes mœurs », voudraient appartenir au Rite doivent s'y soumettre. Nécessaires, elles sont suffisantes à constater les engagements. Les justifications d'un autre ordre ayant trait à l'état civil ou à l'apport confessionnel ne sauraient leur être substituées.

INTRODUCTION A L'ETUDE DU GRADE DE MAITRE ECOSSAIS DE SAINT-ANDRE

La compréhension des aspects essentiels du grade de Maître Ecossais de Saint-André, ou du moins, l'approche la moins inexacte possible de sa signification, suppose avant tout, que l'on ne perde pas de vue qu'il constitue, comme l'affirment les documents d'ordres les plus autorisés, le « quatrième et dernier grade de la Franc-Maçonnerie » dans le Rite Ecossais Rectifié.

C'est dire tout d'abord qu'il ne fait pas partie de la classe chevaleresque dite « Ordre Intérieur » et traditionnellement appelée « Ordre Bienfaisant des Chevaliers de la Cité Sainte ».

Mais ce n'est pas à dire, pourtant, que l'on doive subodorer dans cette affirmation une remise en cause du «Régime des Grandes Loges» universellement admis aujourd'hui, et qui exige une nette séparation entre les trois grades de la Franc-Maçonnerie et les systèmes symboliques connus sous les noms d'« Ordre Intérieur», de « Side Degrees» ou de « Hauts Grades». En ce qui nous concerne, une telle remise en cause serait d'autant plus incompréhensible que la question a été réglée par le traité du 21 octobre 1965, entre le Grand Prieuré des Gaules et la Grande Loge Nationale Française.

En fait, la proposition reproduite plus haut doit être entendue dans le sens d'un achèvement et d'une exaltation, préludant au passage vers « autre chose ». Il suffit pour le comprendre, de relire ce qu'écrivait à ce propos le Révérend Chevalier Jean BAYLOT, dans le premier Cahier publié par le Grand Prieuré des Gaules (fête de la Saint-Hughes célébrée le 22 avril 1967) : « Le terme de quatrième degré est parfois employé, par référence au Rite Ecossais Ancien et Accepté. C'est à tort. Cette Maçonnerie de Saint-André ne confère pas un grade, mais apporte au Maçon une sorte d'exaltation. Si ce vocable ne semble pas fondé en référence historique, ceux qui l'empruntent au « Royal Arche », l'appliquent à l'élévation du Maître de Saint-André, en définissent, très précisément le sens. Sous le double symbole d'Hiram et de Croix en X, le Maître de Saint-André découvre le passage du Temple à la Nouvelle Alliance ».

Tel est, en effet, le caractère spécifique, donc fondamental du grade qui nous occupe, et il tient au fait que du triple point de vue du symbolisme mis en œuvre, de la méthode initiatique, et si l'on ose employer un mot peutêtre ambitieux, de la spiritualité, ce grade prolonge et accomplit la « Franche Maçonnerie » du Régime Ecossais Rectifié.

Quant à sa dénomination, il faut mentionner qu'elle témoigne parfois d'une certaine diversité dont les origines sont purement contingentes, on s'en convaincra plus loin.

La plus usitée en France tend à mettre en évidence deux aspects du même Rituel :

- Maître Ecossais.
- Maître de Saint-André.

En Helvétie, à la suite de la décision prise le 29 novembre 1893 par le Directoire Ecossais Rectifié, dont l'honneur est d'avoir su maintenir toujours contre vents et marées la tradition de l'Ordre, le Rituel a mis en évidence le double caractère du grade par une partition nette entre :

- Maître Ecossais de Saint-André,
- Maître Parfait de Saint-André.

Il faut bien dire que ces dénominations ne sont pas contradictoires entre elles dès lors que le contenu symbolique, c'est-à-dire ici « l'Itinéraire Spirituel » dont chaque tableau est une étape, demeure parfaitement identique dans chaque cas.

Il est à noter à cet égard, de longue date, et dès que la structure du grade eut été fixée, c'est-à-dire lors du Convent de Wilhelmsbad, les rédacteurs des Rituels eurent à cœur d'unifier le déroulement des actes rituels des tableaux et des commentaires, de manière à obtenir un grade ne comportant qu'une seule ouverture et une seule fermeture des travaux.

On trouvera un exemple de ces travaux dans le Rituel qu'on peut dater de 1785, et qui est actuellement conservé à la Bibliothèque de Lyon sous la cote MS 5922 à la transcription et au collationnement duquel le Très Regretté Chev. Jean FEUILLET (in ord. eq. a pace profunda) avait consacré ses efforts. Ce Rituel présente aux yeux de l'historien un intérêt d'autant plus vif qu'il est daté et authentifié.

Il faut dire que la partition du Rituel, si moderne soitelle, présente, hors toutes considérations d'histoire ou d'opportunité, un certain intérêt au regard du symbolisme, puisqu'elle met en lumière la complexité du grade, dans la mesure où ce dernier résulte de la synthèse de grades capitulaires écossais, sont d'ailleurs demeurés encore plus différenciés; dans la mesure aussi où le grade est, par nature, double et constitue le passage de la Maçonnerie à l'Ordre Chevaleresque, de l'Ancienne à la Nouvelle Loi.

Ce grade est en effet dans tout le Régime, celui qui,

par excellence, mérite le nom d'Ecossais. L'ordre Intérieur, c'est bien connu, excède une telle définition aussi bien par la rigueur de sa méthode que par la pureté de ses rites, strictement chevaleresques. Nous retrouvons dans le grade de Maître Ecossais, ce qui constitue d'après Le Forestier (L'Occultisme et la Franc-Maçonnerie Ecossaire) le thème fondamental des premiers grades écossais : « L'exploration des ruines du Temple par les Croisés écossais portant l'épée d'une main et la truelle de l'autre », thème qui constitue effectivement le seul trait commun aux grades écossais et qui semble remonter aux premiers temps de la Franc-Maçonnerie écossaise.

Mais dès l'abord, cette caractéristique très générale doit être nuancée, comme le nom de Maître de Saint-André invite à le faire, par une référence assurément « légendaire » mais fort significative, sur le plan des origines lointaines du grade.

De nombreux auteurs ont fait allusion aux rapports entre notre grade et l'Ordre de Saint-André du Chardon, souvent en se copiant les uns les autres. Je citerai celui qui a le mieux résumé la question, à mon avis, sans d'ailleurs reprendre à mon compte toutes ses affirmations, mais en conservant ses références à l'usage de ceux qui voudraient étudier la question de manière méthodique. Charles Montchal écrit en effet que « tous ces grades écossais doivent provenir d'une source unique : d'un ordre de Chevalerie né en Ecosse, et plus tard d'un grade supérieur formé au sein de la Société des Francs-Maçons par les partisans du Roi d'Angleterre et placé sous le patronage de Saint-André.

« Pour l'ordre de Chevalerie, nous devons remonter en 1314, date de la fondation de l'Ordre de Saint-André du Chardon, institué en faveur des Chevaliers de son armée par le roi d'Ecosse Robert BRUCE, lors de sa victoire de Bannockburn sur les Anglais et dans lequel furent admis les Templiers fugitifs après leur vaillant apport dans cette bataille. Cet Ordre National semble être ainsi devenu la souche des hauts grades de la Franc-Maçonnerie, puisque les Templiers purent s'y continuer en paix; il fut ainsi la souche de l'Ordre Royal de de Kilwinning qui prétend se rattacher aux Templiers par l'Ordre Ecossais de Saint-André du Chardon (voir Thory, Acta Latomonum II p. 142, 294; Galiffe 192, 143, 152, 198, 204, 211, 257; Bésuchet 183-186 et 202; Clavel p. 398) ».

La deuxième étape de cette « légende » symbolique par laquelle notre grade se rattacherait à un Ordre de filiation templière, se trouve constituée par le lien qui unirait la résurgence stuardiste de l'Ordre de Saint-André du Chardon à la prolifération de grades dits « écossais » à partir de 1745 — date à laquelle l'existence de tels grades est signalée par « l'Ordre des Francs-Maçons trahi et leurs secrets révélés ».

Je n'insisterai pas sur cet aspect de la question, qu'on ne peut dire bien connu, mais dont la description est familière à ceux qui ont lu les auteurs habituels.

C'est en effet au XVIIIe siècle qu'il faut rechercher les origines immédiates de notre grade. La genèse de ce dernier doit être étudiée en tenant compte de plusieurs faits:

- D'une part l'Ecossisme, répandu en Europe dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et notamment celui que connaissait la stricte observance Templière;
- D'autre part, la mise en ordre et l'élaboration effectuées par ceux qui étaient tout à la fois animés par la certitude que ces rites et ces dénominations parfois étranges recouvraient une signification précise et déçus par l'incohérence de ces grades « tous plus mirlifiques les uns que les autres ».

Willermoz fut à cet égard un témoin de tout premier ordre ; mais sa personnalité (ses défauts compris) ne doit pas faire illusion. Ce n'est qu'en cherchant, persévérant et souffrant parmi beaucoup d'autres, et les vertus de notre Rite ne sont en aucun cas déductibles aux seuls échecs ou réussites de ce Maçon, comme paraissent le croire certains, qui ont tendance à tirer arguments des contingences d'un homme pour juger l'Ordre. Cette disposition d'esprit est d'ailleurs tellement étrangère à une saine compréhension de la tradition que l'on ne peut que s'étonner de la voir partager par certains qui se disent Maçons.

Témoin de l'Ecossisme naissant, Willermoz le fut avec ferveur, patience et rigueur, en dépit de bien des déceptions, comme en témoigne cette lettre à Von Hund :

« Depuis ma première admission dans l'Ordre, j'ai toujours été persuadé qu'il renfermait la connaissance d'un but possible et capable de satisfaire l'honnête homme. D'après cette idée j'ai travaillé sans relâche à le découvrir. Une étude suivie depuis plus de vingt ans (Willermoz écrit en 1774) une correspondance particulière fort étendue avec des Frères Instruits et au-dehors, le dépôt des Archives de l'Ordre confié à mes soins depuis dix ans m'en ont bien procuré les moyens. A la faveur desquels j'ai trouvé nombre de systèmes, tous plus singuliers les uns que les autres. »

Je n'ai pas à retracer ici ce que furent ces recherches minutieusement décrites, sinon comprises dans toute leur partie, par plusieurs auteurs dont les principaux sont M^{me} Alice Joly, René Le Forestier et Gérard Van Rijuberle. Leur ampleur ne peut être méconnue sans risque, si l'on songe, comme l'écrit Gustave Bord que « Willermoz par sa correspondance incessante fut en rapport avec les ducs de Brunswick et de Salm, Charles de Hesse, Hund, Hangwitz, Saint Germain, Cagiostro, Martinez Pasqualley, Saint Martin, le Duc de Luxembourg de Hesse, Baron de la Chevalerie, Savalette de Lange, La Peyrouse, le Marquis de Chefdebien, Naselli à Naples, d'Albany à Turin, Wollner,

Waechter, les Maçons suédois et russes aussi bien que les Maçons Parisiens avec lesquels il échangeait des vues continuelles »... et encore la liste est-elle largement incomplète!

Dans un premier temps, avant la rencontre de Don Martinez, puis de la Stricte Observance, les grades écossais furent l'objet d'études, de collationnements et de comparaisons très précis.

On consultera avec fruit sur ce point la correspondance relative au grade de « Grand Inspecteur — Grand Elu — « Kadosch » que Willermoz entretint avec Meunier de Précourt, et qui a été fort exploitée par de nombreux auteurs : (« Hiram », A. Joly, P. Naudon, R. Le Forestier, etc.).

Avant la naissance du Régime, la « Souveraine Loge des Chevaliers d'Orient » à Lyon, reconnaissait déjà vingt-cinq grades vers 1762! Les rituels en sont d'ailleurs accessibles à la Bibliothèque de Lyon, remarque faite que les grades pratiqués n'étaient presque rien à côté de ceux qui étaient connus puisque le manuscrit autographe de Willermoz coté MS 5928 contient la description des bijoux, mots sacrés, mots de passe, attouchements et marches de plus de quarante grades!

Ceux qui devaient participer à l'élaboration du R.E.R. étaient donc fort bien informés sur les divers aspects de l'Ecossisme — Est-ce à cause de cela qu'ils devaient marquer la plus grande défiance à son endroit?

Car, on le verra, la Stricte Observance elle-même avait bien quelques grades écossais, et le R.E.R. voudra conserver la « quintessence de l'écossisme », mais ces deux régimes refusèrent toujours la « luxuriance » des grades pompeux et en nombre indéfini.

Le « Code des Loges Réunies et Rectifiées » adopté à Lyon en 1778, se fera l'écho de ce désir de rigueur dans son Chapitre X :

« La Maçonnerie Rectifiée ne reconnaît que quatre

» grades, savoir: ceux d'Apprenti, de Compagnon, de

» Maître et de Maître Ecossais. Tous les autres grades,

» sous quelque dénomination qu'ils soient connus, princi-

» palement toute espèce d'élu, de Chevalier KS et des

» grades qui leur ressemblent, sont expressément défendus

» dans toutes les Loges réunies, sous les peines les plus

» graves, comme dangereux et contraires au but et à

» l'esprit de la Franc-Maçonnerie. »

A dire vrai cette défiance concerne moins l'Ecossisme en tant que tel (puisque notre Régime en conservera l'essentiel) que ses contrefaçons fort nombreuses à cette époque, où escrocs et chimériques s'entendaient déjà à merveille pour défigurer le visage de l'Ordre, en attendant que l'Œuvre fut parachevée par les dignitaires de l'Empire, qui avant tous autres se servirent de la Franc-Maçonnerie à des fins politiques.

Au demeurant, le Régime de la Stricte Observance comptait lui aussi des grades écossais, du moins dans la hiérarchie qui fut introduite en France, et qui constituait, ainsi que l'écrit A. Joly, « un compromis entre les usages des Loges allemandes tels que les avait modifiés l'admission dans l'ordre des Chers Templiers de Starck et Raven, et ceux des Frères de Strasbourg, attachés à cultiver les

hauts grades français. »

Cet aspect de la question a été fort peu étudié, étant donné que les auteurs, y compris René Le Forestier, s'en sont tenus à l'aspect tout extérieur de l'histoire sans étudier méthodiquement les Rituels.

Les modestes recherches que j'ai pu faire en ce domaine sont loin d'être décisives, mais je crois devoir en retracer quelques résultats qui peuvent servir de point de départ à d'autres travaux.

D'après Alice Joly, le système apporté à Lyon par le Baron Weiler, eques a speca aurea, comptait neuf grades

divisés en trois degrés :

- Premier degré : apprenti, compagnon, maître.
- Deuxième degré : Ecossais rouge, Chevalier de l'Aigle Rose Croix.
- Troisième degré : Ecossais vert, Aigle Novice, Chevalier, Chevalier Profès.

Je n'ai pas à commenter ici ce qui concerne la Maçonnerie et les grades chevaleresques; je rappellerai simplement que la revue « Le Symbolisme » a publié naguère des documents inédits concernant l'ancien grade d'apprenti dans la Stricte Observance ainsi que la dignité d'Eques Professes dont les Rituels n'avaient jamais été étudiés méthodiquement.

En ce qui concerne les grades écossais il faut préciser que je ne connais aucun rituel du grade d'Ecossais Rouge mentionné par Alice Joly; ce qui est curieux en l'occurrence c'est que le grade d'Ecossais Vert que j'ai pu retrouver à la Bibliothèque de Lyon (MS 5939) et publié dans « Le Symbolisme » n° 385-386) se présente sans conteste comme un quatrième grade et non pas comme un sixième, ainsi que l'atteste l'ordre donné au Maître des Cérémonies lors de la cérémonie: « désarmez le Maître qui est dans le vestibule, examinez-le sur les trois grades d'apprenti, compagnon, Maître, et portez-moi son épée... ».

Ce qui est sûr, c'est que le Rituel de ce grade possède un caractère à la fois simple et archaïque pour ne pas dire sommaire, qui rappelle assez bien les premiers grades écossais. On remarquera toutefois que le mot et le mot de passe sont ceux qu'ont retenus les Rituels plus récents.

De plus le symbolisme des quatre animaux (lion, singe, épervier, renard) n'est pas sans rappeler le grade de « Maître aspirant Ecossais » décrit dans l'ouvrage de Larudan « Les Francs-Maçons Ecrasés » (1746).

Quant au véritable grade de Chevalier de l'Aigle, Souverain de Rose Croix, il ne retiendra pas longtemps notre attention puisqu'il n'intéresse pas le Régime Ecossais Rectifié; je signalerai toutefois qu'il est très proche de celui qu'a publié naguère le Révérend Chevalier Naudon; certains développements sont légèrement différents, mais la grande partie du rituel lyonnais correspond mot à mot au texte publié.

C'est dans ces grades écossais de la Stricte Observance que doit être recherchée l'origine de Maître Ecossais de Saint-André. Nous savons que dès l'origine, les F.F. s'interrogèrent sur l'opportunité de les conserver.

Le MS 5480, pièce 4 de Lyon contient le protocole d'une délibération sur le point de savoir s'il y avait lieu d'adopter ces Rituels. René Le Forestier (la F.M. occultiste et Templière p. 376) signale qu'en août 1774 on écrivit à Weiler, alors à Bordeaux pour savoir si « les titulaires du grade de Maître Ecossais ou Ecossais Verd faisaient partie de l'Ordre Intérieur ».

Je n'ai pas à retracer ici toutes ces interrogations et délibérations, qui trouvèrent un terme au Convent des Gaules de 1778. Dans sa remarquable lettre du 12 octobre 1781 adressée au Prince Charles de Hesse Cassel, Willermoz expose clairement les raisons du maintien de ce grade écossais : « on jugea aussi qu'il conviendrait de » conserver dans le quatrième grade les principaux traits » caractéristiques des divers écossismes à la Maçonnerie » française pour servir un jour de point de rapprochement » avec elle ».

Il est d'ailleurs intéressant de signaler que c'est au cours de ce même Convent que fut définitivement retenue la devise de notre grade, et fait notable, en liaison avec le refus d'une restauration toute matérielle et non pas spirituelle de l'Ordre du Temple, telle que l'envisageaient certains Chevaliers de l'époque. Ce point se trouve clairement exprimé dans la « Réponse aux assertions du F. A. Fascia » (p. 62), document qui n'est point assez connu : « Par une inconcevable fatalité le F. A. Fascia a aussi mal saisi

l'esprit du Convent National (de Lyon) que celui du Convent de Wilhelmsbad. Car il n'a pas vu qu'à Lyon on porta le premier coup au système de restauration, et qu'on s'y dirigea vers un tout autre objet : et c'est pourquoi on y donna pour devise au quatrième grade : MELIORA PRAESUMO ».

Au cours du Convent de Wilhelmsbad, on se préoccupa évidemment de notre grade, notamment au cours de la XIVe séance.

Les délégués, alors en possession, ainsi que le rappelle « la Réponse » déjà citée : « des grades français rectifiés au Convent de Lyon, des grades suédois, de ceux de la Loge de Berlin, et des anciens Rituels allemands », ce qui nous renseigne grandement sur les origines véritables du Régime, décidèrent que « pour refondre complètement l'Ordre Rectifié on prendrait comme base et comme modèles les Codes, les Règlements, les Rituels et les documents fournis par les Provinces d'Auvergne et de Bourgogne » c'est-à-dire issus du Convent de Lyon.

Le Comité des Rituels présidé par Charles de Hesse et composé de sept membres désignés par le Sérénissime Grand Supérieur (Brunswick) se mit au travail et dès le 26 août 1782 l'Assemblée adopta sans restriction la rédaction des trois premiers grades et l'esquisse du quatrième, qui nous intéresse.

Willermoz le rappellera plus tard à Charles de Hesse à propos de ce Convent : « les bases du quatrième furent

- » arrêtées et V(otre) A(Itesse) S(érénissime) me confia
- » personnellement les instructions et l'esquisse du tableau
- » figurant la Nouvelle Jérusalem et la Montagne de Sion
- » surmontée de l'Agneau Triomphant, le tout écrit de sa
- » propre main et adopté par le Convent pour me diriger

» dans cette partie du travail... ».

Toutefois, et c'est un point important à noter pour comprendre que notre grade puisse comporter des Rituels assez différents, dès cet instant on mit des documents à la disposition des Loges « pour calmer leur première impatience », bien qu'aucune version définitive n'ait été adoptée. Les travaux de rédaction ne devaient pas moins se poursuivre, à la demande du Convent. Dans sa lettre du 10-9-1810 au même Charles de Hesse, Willermoz précisera qu'« une commission spéciale prise dans le sein de l'Assemblée, parmi les Frères de l'Auvergne et de la Bourgogne connus pour les plus instruits fut chargée d'en faire plus à loisir la révision et la rédaction définitives, avec la faculté de s'adjoindre à Lyon et à Strasbourg les frères qu'ils jugeraient les plus capables de les aider à perfectionner cet important ouvrage ».

Dans le même document, Willermoz décrit aussi la préoccupation dominante des Frères qui furent chargés de cette tâche importante : « La Commission se rappela que » le Convent avait considéré le quatrième grade comme » intermédiaire entre la (classe) symbolique et l'(Ordre) » Intérieur, comme complément de la première et préparatoire au second ».

C'est d'ailleurs pourquoi, afin de bien assurer la liaison entre les deux classes, la Commission acheva d'abord la révision des Rituels du Noviciat et de la Chevalerie. « Ces derniers n'exigeaient point un travail ni long ni difficile, n'ayant plus besoin que d'être perfectionnés. »

« Ceux-ci étant finis, la Commission entreprit le travail » du quatrième dans les vues qui avaient été apportées de » Wilhelmsbad, elle s'en occupa longtemps, avec une » grande attention sentant toute l'importance du travail qui » lui était confié. Il était très avancé et presque fini lorsque » les Etats Généraux de France furent convoqués. Plusieurs membres de cette Commission jouissant d'une » réputation distinguée et appartenant aux trois ordres » politiques furent élus pour assister à l'Assemblée. Leur » départ faisant un grand vide dans cette Commission, fit

- suspendre le travail jusqu'à un temps plus favorable pour
 le reprendre et ce temps n'est plus revenu.
- Elle réunit entre mes mains tout ce qu'elle avait fait,
 ainsi que tous les renseignements, instructions et
 tableaux qui avaient été fournis par le Convent et par
 Votre Altesse et j'en suis resté dépositaire jusqu'à ce
 jour. »

Ainsi s'explique le fait que notre grade soit le seul dont les rituels n'aient jamais été définitivement fixés. Mais comme il fallait bien que les Loges puissent travailler, les Rituels, je l'ai déjà mentionné, furent mis à leur disposition au fur et à mesure de leur élaboration.

C'est ainsi que le rituel de Lyon MS 5922 que j'ai déjà cité, et qui est parmi les plus intéressants, fut le résultat de la révision des grades symboliques qui eut lieu vers 1784-1785 puisque Willermoz en annonçait l'achèvement à Ferdinand de Brunswick par une lettre du 30 juillet 1785.

Une ultime révision devait encore intervenir vers 1808-1809 par les soins de Willermoz qui l'expose ainsi à Charles de Hesse:

- L'année dernière (1809) après la grande maladie que
 j'essuyai, me voyant rester seul de tous ceux qui avaient
 participé à cet ouvrage, sentant vivement toutes les
 conséquences fâcheuses si cette lacune dans le Régime
 Rectifié n'était pas remplie avant ma mort, j'osai entre-
- » prendre de le faire. Il ne restait qu'à lier les différentes
- » parties et à mettre la dernière main aux explications des
- » Tableaux et aux instructions de ce Grade. Ce Rituel a
- » été publié dans les Loges Réunies vers la fin de 1809,
- et il a été accueilli partout avec la plus grande satisfaction... >

Etudiant ces Rituels anciens, Charles Montchal, dont l'autorité s'appuie sur une érudition certaine, mais aussi sur le rôle éminent qui fut le sien dans l'Ordre Bienfaisant des Chevaliers de la Cité Sainte, fait la remarque suivante :

- « Une constatation doit nous arrêter, c'est que les » trois rituels dont nous venons de parler (Allemagne,
- » Bourgogne, Zurich) ne reconnaissent qu'un seul grade
- » d'Ecossais de Saint-André, en un seul degré, donné tout
- » entier dans une seule et même cérémonie, et ne compor-
- » tant qu'un seul signe et un seul engagement. Le terme
- » de Parfait n'y figure point.

Je ne peux insister ici sur tous les aspects de cette question si intéressante, et qui devrait faire l'objet d'études approfondies de la part de nos Maîtres Ecossais qui trouveraient matière à la méditation, beaucoup plus qu'à la polémique, qui n'est en ce domaine que le fait des petits esprits.

Une première classification schématique conduit à retenir les rituels suivants, qui méritent d'être comparés, car ils correspondent à autant d'étapes et de tendances :

- Rituel du Convent des Gaules (1778);
- Rituels immédiatement postérieurs au Convent de Wilhelmsbad (1782): deux rédactions principales:
 - révision de 1785,
 - révision de 1809;
- Rituel de Zurich;
- Rituel de Genève, en deux parties à date de 1893-94;
- Rituel remanié par le Grand Orient de France (1911);
- Rituel du Grand Prieuré des Gaules dit « Camille Savoire » (1935).

Il existe d'autres rédactions « intermédiaires » comportant des variantes minimes; ces recherches seraient d'autant plus enrichissantes que nous avons le privilège, qui caractérise d'ailleurs la pureté et la clarté du Régime, de savoir à tout moment, à quelles inspirations obéirent les modifications et variantes que nous constatons; les risques de vaine controverse en sont d'autant diminués, dès lors qu'il ne s'agit pas de préférences individuelles mais de connaissances, dès lors aussi que ceux qui participeront à ces travaux auront dû s'astreindre eux-mêmes à une étude rigoureuse.

Je m'en tiendrai à ce dernier vœu, en ce qui concerne l'étude de quelques aspects historiques du grade de Maître Ecossais de Saint-André, étant précisé que de nombreux points devraient encore être étudiés; il en est un que je signale pourtant faute de pouvoir le développer : c'est le particularisme du gouvernement et de l'administration de ce grade, et qui est, je crois, exceptionnel dans la F.M. puisque non seulement les Loges de Saint-André ne sont pas permanentes, et surtout que leur chef, le Député Maître, dignitaire inamovible de l'Ordre, n'est pas l'émanation de la Loge mais au contraire celle de l'Ordre Intérieur. Car les dispositions du Code Général des Règlements de l'Ordre des C.B.C.S. qui ne peuvent plus trouver à s'appliquer aux Loges Bleues, pour les raisons que j'évoquais en commençant, régissent toujours les Loges de Saint-André:

« Toute Loge (donc ici Loge de Saint-André) est sous

» l'autorité d'un Commandeur qui peut en réunir plusieurs

» sous son maillet, dont il est alors le Chef titulaire ou

» Député Maître. »

Cette particularité parmi beaucoup d'autres ne cesse pas de présenter un vif intérêt sur le plan traditionnel et il convient de l'étudier comme telle.



La richesse et la complexité du symbolisme mis en œuvre dans notre grade est assez évidente aux yeux de tous, pour qu'il soit besoin de commenter longuement la structure et la cohérence de l'ensemble.

Il est sûr d'autre part que je ne saurais, sans allonger démesurément cet exposé développer les implications de chacun des actes rituels, des tableaux, des batteries, des lumières, des mots, de la mise à l'Ordre, tâche qui excèderait mes possibilités. Mais qu'il serait bon qu'entreprissent nos Loges de Saint-André.

Il paraît toutefois nécessaire de mettre en lumière ici quelques lignes de force de ce symbolisme, qui touchent à l'essentiel du grade.

Si l'on s'en tient au symbolisme visuel des tableaux, les principales étapes du MX sont :

- le Temple détruit (Salomon)
- le Temple reconstruit (Zorobabel)
 mais ne contient plus Arche
- Hiram sortant du tombeau

symbolisme Veterotestamentaire (Arche Royale - Pidoux)

- la médaille de Saint-André bijou synthétique
- le lion énigmatique
- saint André sur sa croix (André étant aussi « Andros » l'homme)
- la Cité Sainte Temple de la Jérusalem céleste, spécifique de la Révélation Chrétienne.

Cette succession des Temples — Temple élargi jusqu'aux dimensions de la Cité Sainte — correspond bien évidemment à une ascension spirituelle qui dépasse et transcende véritablement l'exégèse limité au seul symbolisme de l'Ancien Testament.

Je ne puis sur ce point que renvoyer à l'étude magistrale de Jean Tourniac : « Toute l'économie de l'Ancien

- » Testament tient dans le Temple, ou dans sa représenta-
- » tion adaptée à l'état nomade d'Israël l'Arche. On retrouve
- » cette figure dès le déluge avec l'Arche de Noé, assurant
- la descendance de l'élection, puis avec l'Arche Mosaïque,
- » centre spirituel des douze tribus errantes et finalement
- » avec le Temple, ceux des Tribus désormais fixées dans
- » le sédentarisme du Royaume.

» Mais plus évocateur encore nous paraît être le
» raccourci de l'Histoire Sainte donné par saint Matthieu
» (I,1,18) à propos de la généalogie du Christ.

» En effet, l'Apôtre distingue trois périodes de qua-

- » torze générations chacune, séparant Abraham du Christ.
- » A la charnière de chaque période nous retrouvons préci-

» sément un « Temple » :

- Entre David et Salomon : le premier Temple, celui de Salomon ;
- » Au retour de la captivité de Babylone, celui de Zorobabel ;
- A la fin de la dernière période : « le Temple qui n'est pas fait de mains d'homme : "Jésus-Christ". »

L'application de ce symbolisme évangélique au grade de MX. peut a priori paraître surprenante, dès lors qu'elle tend à identifier le symbolisme relatif au Maître Hiram à celui qui concerne le Christ.

C'est bien en effet ce que suggère la suite de la succession symbolique et notamment ce qui a trait à saint André dont il est dit qu'il marque le passage de l'Ancienne Loi à la Nouvelle. Un élément capital à cet égard est d'ailleurs le symbolisme de la médaille dont nous verrons dans un instant qu'il ne laisse place à aucune ambiguïté.

En ce qui concerne la figuration d'Hiram, il faut encore remarquer qu'elle est ici glorieuse, et d'une manière plus éclatante même qu'au degré de Maître.

Il faut constater pourtant que l'instruction du grade demeure discrète sur les rapprochements suggérés :

- Vous voyez le Juste victorieux, ressuscitant avec son
 cortège pour l'Eternité. Nous laissons encore ici à votre
- » intelligence le soin de faire des rapprochements qui vous
- » seront d'autant plus utiles qu'ils deviendront le fruit de » votre travail. »

Il est pourtant possible d'affirmer que la symétrie suggérée par Jean Tourniac, non seulement n'a rien d'arbitraire, mais encore est en harmonie totale avec l'esprit de l'Ordre, et conforme à son enseignement.

En effet, si l'on se réfère à des documents inédits relatifs à la Classe suprême du Régime Rectifié au XVIII^a siècle, on verra que telle était bien la signification que nos frères passés accordaient à ce tableau :

Hiram ressuscité et sortant glorieusement de son tombeau, entouré des mêmes vertus qu'il avait reçues du Créateur et qui devaient le conduire à l'Immortalité vous rappelle l'Homme Dieu et Divin, dont le Maître Hiram est l'emblème qui, par sa résurrection glorieuse dans un corps incorruptible qu'il manifestait à son gré, fit connaître à ses vrais disciples l'état auquel ils devaient aspirer. Comparez l'Histoire du Maître Hiram, Conducteur et Chef de tous les ouvriers du Temple, assassiné par des Compagnons, avec tout ce qui a été enseigné sur cet agent universel Divin et vous trouverez des rapports dignes de votre attention.

Je signalerai enfin, sans accorder trop d'importance à l'interprétation que je crois assez récente, et peut-être due à Edouard de Ribaucourt, dont l'attachement au Rite est bien connu, que certains documents présentent le nom d'Hiram, comme l'anagramme de la phrase suivante :

« Homo Jésus Rex Altissimus Mundi. »

Quoi qu'il en soit de la valeur de ce « jeu de mots », qui a une portée moindre que celle des textes que j'ai cités précédemment, il est bien certain qu'aucun doute n'est permis : le grade de M.X. présente la succession des Temples de la tradition Judéo-Chrétienne comme autant d'étapes d'une même ascension.

Dans la perspective propre au Régime E.R. il importe d'assimiler l'enseignement de chaque Temple :

- Salomonien comme dans la Maçonnerie du 3º grade,
- Zorobabelien, comme dans l'Arche Royale,

non point isolément et pour eux-mêmes, mais pour autant qu'ils sont pleinement, de plein droit, et spirituellement « intégrés » dans la perspective chrétienne, et dans la totalité de cette dernière, comme l'indique clairement la vision de l'Aigle de Pathmos.

Le Temple Reconstruit et Hiram ressuscité sont euxmêmes l'annonce et comme la prémonition du terme véritable : le Christ et son avènement glorieux dans la Cité Sainte.

Quant au fait que l'Ordre veuille clairement indiquer le passage à la Loi Nouvelle, les données symboliques du Rituel le démontrent surabondamment : — la référence à saint André lui-même comme l'indique l'instruction : « La » Croix de Saint-André figure ce passage confirmé par » l'Apôtre qui d'abord disciple de saint Jean-Baptiste né et » prêchant sous l'Ancienne Loi, pour préparer les cœurs » à la Nouvelle, quitta son premier Maître pour suivre sans » partage J.-C. et scella ensuite de son sang, son Amour et » sa foi pour son vrai Maître. »

(Remarquons sans pouvoir insister que le symbolisme géométrique et de la Croix est parfaitement significatif à cet égard.)

 La médaille de Saint-André mériterait à elle seule toute une étude, car elle est à certains égards une véritable synthèse de tout l'enseignement du grade.

J'insisterai encore quelque peu sur cet aspect, dans la mesure où il démontre que rien, dans ce caractère chrétien, nettement affirmé de notre grade, n'est arbitraire ou ne procède que d'interprétations individuelles surajoutées, de J.-B. Willermoz ou d'autres Frères, comme certains seraient bien aise de pouvoir l'affirmer à des fins intéressées.

On sait que l'un des symboles fondamentaux du grade est décrit par le Rituel comme « un double triangle lumineux formant étoile à six points ». Il n'esteas douteux qu'il s'agit là du symbole universel, mais souvent attribué à la seule tradition d'Israël, par une méconnaissance regrettable des autres traditions.

Mais la même transcendance, ou pour utiliser les termes évangéliques, le même accomplissement de la tradition d'Israël par le Christ lui est applicable au même titre que pour les autres symboles déjà rencontrés.

L'instruction par demandes et réponses qui est trop peu connue, affirme en effet que ce symbole « exprime la » double nature de celui qui est la vraie Lumière du Monde » et de l'homme qui est son image ».

De la même manière l'initiation Secrète que j'ai citée tout à l'heure, nous enseigne que :

Le bijou que le Maître Ecossais porte suspendu sur
 la poitrine renferme, dans un double triangle formant une

- étoile flamboyante à six points, la première lettre d'un

» nom révéré. Cette lettre initiale qui fait le centre des

deux triangles désigne l'adjonction faite à l'homme d'un

conducteur éclairé pour le garder et le diriger dans

- toutes ses actions pendant qu'il est dans le double

triangle, c'est-à-dire pendant qu'il est assujetti à l'union

des deux natures. La couleur rouge sur laquelle réside
 au centre cette lettre mystérieuse désigne la vie animale

qui les unit pour un temps.

Pour l'Ordre donc, il n'est pas douteux que le symbolisme du double triangle de notre emblème, exprime avant tout l'union des deux natures dans l'homme comme dans le Christ. Il est vrai que ce symbole peut recevoir des applications multiples : on peut en tout cas affirmer que cette Interprétation est rigoureusement conforme aux traditions médiévales et ne procède donc pas d'une Interprétation arbitraire ou surajoutée.

René Guénon rappelle d'ailleurs, sans viser notre grade, ce qui n'est que plus probant, que :

L'hermétisme chrétien du Moyen Age voyait entre
 autres choses dans les deux triangles de l'hexagramme

une représentation de l'union des deux natures divine
et humaine dans la personne du Christ; le nombre six
auquel ce symbole se rapporte naturellement, a, parmi
ses significations celles d'union et de médiation qui
conviennent parfaitement ici. Ce même nombre est
aussi, suivant la Kabbale hébraïque, le nombre de la
Création, et sous ce rapport encore l'attribution de son
symbole au Verbe ne justifie pas moins bien: c'est en
somme, comme une traduction graphique de l'Omnia per
ipsum facta sunt de l'Evangile de saint Jean.

Ce rapprochement montre toute la profondeur du symbolisme de notre grade, qui est conforme aux données traditionnelles antérieures à l'Ecossisme; on perçoit clairement ici, si on a pu en douter, que le symbolisme n'est pas une abstraction, ni un jeu purement intellectuel ou arbitraire, mais bien l'expression d'une vérité plus haute et transcendante. Au cas particulier, le caractère synthétique de ce qu'il nous montre fait voir sans ambiguîté que l'art maçonnique s'achève et s'épanouit en conformité avec la tradition chrétienne considérée dans ses aspects intérieurs.

Ces quelques réflexions, qui concernent l'esprit général du grade, à travers les principaux symboles montrent assez l'intérêt qu'il y aurait à reprendre l'étude de chacun d'eux en liaison avec le symbolisme des grades précédents, et avec celui de l'hermétisme chrétien, et combien il serait souhaitable que nos Loges de Saint-André s'assignent un plan de travail commun qui permettrait que cette tâche immense soit menée à bien.

Pour ma part, je voudrais esquisser ici l'étude d'un tableau, qui est propre au grade, et qui, je l'ai souvent constaté, paraît énigmatique à beaucoup.

Ce tableau, qui est en quelque sorte, le symbole caractéristique du grade est ainsi décrit par le Rituel :

« Un lion, sous un ciel chargé de nuages et d'éclairs, » se reposant dans l'abri d'un rocher et jouant tranquille-» ment avec des instruments de mathématiques (ou de » géométrie) et au-dessous, ces deux mots pour devise : » "Meliora praesumo". » D'autre part, la « vertu » attribuée au grade — et on sait toute l'importance de ces vertus qu'évoque le Rite Ecossais Rectifié, et qui ne doivent pas être comprises d'un seul point de vue « moral » — est celle de FORCE, qui seule rend possible toutes les autres.

Sans même recourir à l'érudition, on constatera que la signification de ce tableau est d'une grande richesse, toute pétrie d'évidence dès lors qu'on étudie son symbolisme d'une manière attentive.

Il est toutefois nécessaire, avant d'esquisser quelques traits d'une interprétation de caractère initiatique (au demeurant fort incomplète et limitée de par son caractère discursif) de dire quelques mots d'interprétations historiques ou anecdotiques, intéressantes et légitimes dans leur ordre, mais qui ne possèdent pas ce caractère de permanence et d'universalité qui caractérise et justifie le symbolisme maçonnique.

C'est ainsi que René Le Forestier (« La Franc-Maçonnerie Templière et Occultiste », p. 437, note 8) note que « ce tableau symbolique d'une signification assez obscure » avait été adopté par plusieur grades écossais. On a » supposé qu'il avait eu primitivement des rapports avec » la légende jacobite : le lion qui parfois portait des chaînes » brisées représentait l'héritier des Stuart échappé à ses » ennemis ; le rocher qui l'abritait était la France ; les » instruments de mathématiques faisaient allusion aux » Loges et aux Chapitres qui servaient de lieux d'asile et » de réunion aux partisans du Prétendant. Dans ce cas » présent (nota : celui du Rite après le Convent des Gaules) » le lion représentait l'Ordre du Temple vivant caché sous » le voile de la Franc-Maçonnerie. Quant à sa devise,

» c'était celle du quatrième grade de la Stricte » Observance ».

Pour intéressantes qu'elles soient ces interprétations ne satisfont pas pleinement : bien que touchante et sympathique, l'histoire des Stuart n'intéresse que médiocrement la vie spirituelle d'un Maître Ecossais de Saint-André qui, commémoration pour commémoration, pourrait tout aussi bien être ému par le martyre de sainte Blandine, ou mieux, par l'histoire biblique de Daniel jeté aux lions.

Charles Montchal, bien que s'en tenant à une interprétation allégorique et quasi politique, voit dans ce tableau une signification plus haute: « le lion a de tous temps, » symbolisé l'idée du Maître, c'est l'emblème du Roi, c'est-» à-dire du chef du gouvernement quelle que soit du reste » la forme du gouvernement. Le ciel orageux figure une » époque troublée. Mais le lion, représentant le service » d'ordre, est sans inquiétude, la confiance ne l'aban-» donne pas même au sein du malheur : le loyalisme de » de la nation, le dévouement de ses amis, le besoin de la » paix et de sécurité que tous éprouvent forment le rocher » qui le protège et lui donne une retraite assurée. Pour » les F.-M. le rocher figure aussi l'Ordre antique et cheva-» leresque de Saint-André puis la Loge de Saint-André, » qui successivement furent l'asile inviolé et la retraite » sûre où l'Ordre du Temple, protecteur des Loges se » reforma et se perpétua, attendant l'heure du réveil dans » l'espoir et le silence « In Silentio et spe fortitudo mea ». » Les instruments de mathématiques représentés par le » compas, l'équerre, le niveau et la perpendiculaire, sans » lesquels aucune construction, aucun Temple ne pourrait » être édifié, figurent les officiels des Loges, tous Maîtres » Ecossais qui organiseront la défense pour relever l'Ordre » sur des bases indestructibles. Grâce à eux, le lion pourra » dire : "Meliora Praesumo". »

L'idée exprimée par Montchal en commençant, que le

lion est souvent mis en rapport avec la maîtrise et la royauté mérite attention, tout comme le fait que ce tableau soit le seul, connu du M.X., qui comporte une figuration animale. Or dans une certaine mesure le lion peut figurer la totalité du règne animal dont l'homme participe. D'où la diversité et la richesse du symbolisme qu'il véhicule à travers tout l'art traditionnel : gardien du seuil du Temple dans l'art roman, terrible comme le sacré, lion-ange, associé à l'aigle et au séraphin ; lion apprivoisé qui manifeste le retournement, la conversion de toutes choses et de tous les êtres par le sacré, ou encore monstre androphage « quaerens quem devoret » qui symbolise les redoutables exigences de la voie initiatique. Ainsi écrivent Gérard de Champeaux et Dom Sébastien Sterck dans leur magistrale « Introduction du Monde des Symboles » : « le lion est » alors conçu à la fois comme un symbole de l'animal qui » dévore, qui fait disparaître, et comme un symbole de l'animal qui confère à sa victime dévorée quelque chose » de sa propre puissance vitale réalisant en elle une véri-» table métamorphose par passage au travers de la mort. » Il participe du symbolisme solaire avec lequel il est » intimement lié. Le soleil joue un rôle important dans le » domaine des croyances funéraires ou initiatiques. » Chaque soir il meurt, puis parcourt un mystérieux trajet » souterrain qui le conduit jusqu'à l'horizon opposé, où » il va renaître dans son éclatante splendeur. Immortel, il » peut connaître la mort sans mourir... Il peut entraîner les » hommes sous terre (il est alors meurtrier comme le lion) » et se faire ensuite psychopompe, c'est-à-dire conducteur » des âmes à travers l'au-delà, jusqu'au débouché dans » l'autre vie (il est alors principe de régénération, comme » le lion transmettant son débordement de vie).

Tant et si bien que c'est souvent dans la gueule
d'un monstre bénéfique que nous voyons naître les dieux
ou les hommes renouvelés...

Au cas particulier, notre grade est bien caractérisé par la « métamorphose par passage au travers de la mort ». Le Temple détruit est reconstruit, Hiram ressuscite dans la Gloire. Celui qui parvient à ce degré a dû traverser auparavant les ténèbres de la vallée de la mort, dans le silence et l'espoir, et n'a pu accomplir ce voyage que grâce à la force du lion psychopompe. Simultanément d'ailleurs on peut admettre que ce lion tranquille n'en demeure pas moins le gardien de ces « meilleures choses » qu'il annonce et qui jalonnent le chemin de la Cité Sainte entrevue.

Car ce lion, Roi et Maître, symbolise aussi le terme du processus initiatique ou du moins d'une étape importante, celle qui fait appel au seul symbolisme maçonnique; ce qui est entrevu, en effet, n'appartient nullement à la Franc-Maçonnerie, art d'édifier, ni dans le symbolisme ni dans la méthode.

On ne s'étonnera donc pas que le symbole caractéristique de ce quatrième et dernier grade de la Franc-Maçonnerie indique son dépassement. Telle est, je crois, la signification du fait que le lion joue avec les instruments fondamentaux de l'art de bâtir. Possédant la maîtrise du métier et de l'art il n'a plus à manifester l'application laborieuse de qui peine à acquérir les rudiments ; il peut, comme en se jouant, disposer de ces instruments.

C'est donc la Maçonnerie dans son principe même — symbolisée par les instruments de géométrie — qui est en voie de dépassement par qui a suivi jusqu'ici le processus initiatique.

De la même manière c'est la force qui a rendu possibles les autres vertus; qui a rendu possible aussi que la colonne brisée se tienne ferme jusqu'à maintenant, que l'équerre dirige l'œuvre comme il convient, et que le navire parvienne au port dans le silence et l'espoir.

Le contexte dans lequel est figuré le lion, loin d'infirmer cette interprétation, en montre au contraire la cohérence traditionnelle. Encore convient-il de ne pas considérer de manière sommaire le symbolisme nécessairement polyvalent des éléments naturels.

Dans la plupart des cas, on ne voit dans les nuages et les éclairs que des éléments redoutables, dont on affirme qu'ils n'affectent pas le lion qui se trouve à l'abri. Cette manière de voir est assurément légitime et renforce ce qui a été dit plus haut concernant la « haute retraite » atteinte au termede ce processus.

Mais, conformément à la méthode traditionnelle, on peut aussi prendre en considération un autre aspect du symbolisme en considérant que ces nuages et ces éclairs loin d'être redoutables, ont aussi un aspect bénéfique, comme symboles de l'influence spirituelle.

Il est bien connu que l'éclair et la foudre sont « souvent associés à l'idée de la paternité divine, association qui se retrouve tout aussi nettement dans l'antiquité occidentale, puisque la foudre qui est le principal attribut de Zeus Pater ou Jupiter le « père des Dieux et des hommes » qui foudroie d'ailleurs les géants et les titans comme Thor et Paraghu-Râma détruisent les équivalents de ceux-ci avec leurs armes de pierre ». On trouvera d'ailleurs dans « Les symboles fondamentaux de la Science Sacrée » de René Guénon, que je viens de citer, de nombreux exemples remarquables sur ce symbolisme de la foudre.

Il en est un autre pourtant que je voudrais citer car il est extrait des Livres des Rois, si important pour nous, car il montre bien que la « foudre » est en relation directe avec l'illumination divine; lorsque au Chapitre XVIII du premier Livre, Elie, au Mont-Carmel, confond les prophètes de Baal, en invoquant le Nom, il est dit que « le feu de Yahweh tomba et il consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la terre et absorba l'eau qui était dans le fossé. Quand tout le peuple vit cela, ils tombèrent sur leur visage

et ils dirent: « C'est Yahweh qui est Dieu! C'est Yahweh qui est le Dieu! ».

Or si l'éclair est le symbole de l'illumination spirituelle, les nuages sont aussi porteurs de l'influence céleste descendant sur la terre comme la pluie. Ce symbolisme est bien connu, et même d'un usage courant comme en témoigne ce chant sacré :

Rorate coeli desuper Et Nubes pluant justum.

littéralement :

Cieux ruisselez d'en haut Et que les nuées « pleuvent » le Juste.

La relation de la « pluie » avec la descente de l'influence spirituelle est d'ailleurs nettement exprimée, à quelques versets du passage du Livre des Rois que j'ai cité tout à l'heure :

En peu de temps le ciel fut assombri par les nuages
et le vent, et il tomba une forte pluie; et Achab monta
sur son char et s'en alla à Iznul. Et la main de Yahweh fut
sur Elie; il ceignit ses reins.

On voit donc que les nuées et les éclairs n'ont pas nécessairement une signification maléfique, tout au contraire, et qu'ils peuvent aussi symboliser ces « choses meilleures » que le lion garde et protège.

Le dernier aspect du tableau, ce rocher qui abrite le lion, confirme lui aussi ce point de vue. On n'en finirait pas de citer tous les passages bibliques et toutes les données traditionnelles se référant au rocher; je ne retiendrai qu'un exemple qui nous intéresse car il est mis en relation avec la force :

Il dit:

Je t'aime Yahweh ma force Yahweh est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur Mon Dieu, mon roc où je trouve un asile... Ce n'est donc pas par hasard que ce rocher est souvent figuré comme recouvrant une caverne à l'abri de laquelle se tient le lion.

lci nous rencontrons encore un symbolisme connu bien que complexe : celui des rapports entre l'initiation et la caverne et sur lequel Guénon a beaucoup insisté.

Dans la mesure où le grade est tout entier axé sur la victoire, sur la destruction et la mort, on peut penser que ce tableau figure bien la « sortie de la caverne » dans laquelle a pénétré l'initié lors de sa « deuxième naissance ». On s'expliquerait ainsi que « mieux encore » puisse être entrevu et pressenti, de telle manière qu'en mode virtuel le grade représenterait en quelque sorte le terme des petits mystères, avec la restauration d'une certaine royauté essentielle, cependant que les nuées et les éclairs annonceraient l'approche de grands mystères.

Il est bien évident que pareille affirmation mérite d'être nuancée et exige un travail autrement plus complet et plus rigoureux que le présent. Encore une fois, une telle recherche appartient précisément aux Maîtres Ecossais désireux de briser « l'écorce des apparences » et d'exprimer leur compréhension de l'esprit de l'Ordre.



Au terme de ces aperçus je ne puis que constater avec chacun, la modestie de cette première approche de l'histoire et du symbolisme de notre grade; en sollicitant l'indulgence pour l'insuffisance du discours au regard de l'immensité du propos, je souhaite simplement que beaucoup s'attachent à cette étude, sur les points que j'ai signalés au passage pour le plus grand bien de l'Ordre, et pour une meilleure connaissance de ce grade qui mérite beaucoup mieux que les rares travaux qui lui ont été consacrés jusqu'ici.

ANNEXE A - SOURCES

Il n'est pas possible de dresser ici une bibliographie exhaustive de la question dans la mesure où tous les ouvrages qui ont traité du Régime Ecossais Rectifié ont au moins mentionné l'existence du grade, sans d'ailleurs dans la plupart des cas être d'une grande utilité pour son étude.

D'un point de vue général je ne puis donc que renvoyer aux « Eléments d'une bibliographie du R.E.R. » publiés dans le Symbolisme (N° 387, octobre/décembre 1968) qui ont pour seul mérite d'être la plus récente et la moins incomplète des bibliographies de langue française. (Je signale à l'intention de ceux que la question intéresse que cette étude est en cours de refonte en collaboration avec un spécialiste éminent.)

On s'en tiendra donc ici à la liste des ouvrages et documents cités dans la présente étude.

- Jean BAYLOT, Jean GRANGER: Le Rite Ecossais Rectifié dans l'Institution Maçonnique, dans la Spiritualité de l'Ordre. Paris 1968 (disponible à la Chancellerie de l'Ordre).
- Gustave BORD: La Franc-Maçonnerie en France des origines à 1815. Tome I. Paris 1909.
- Code Maçonnique des Loges Réunies et Rectifiées de France, et Code Général des Règlements de l'Ordre des C.B.C.S. publiés in : Jean TOURNIAC. Principes et Problèmes spirituels du Rite Ecossais Rectifié. Paris 1969.
- René GUENON : Symboles fondamentaux de la Science Sacrée. Paris 1962.
- HIRAM: J.B. WILLERMOZ et le Rite Templier à l'Orient de Lyon. Paris 1935.
- Instruction secrète des grands profes. La première publication de ce document inédit a été entreprise et se poursuit in Le Symbolisme (N° 389, avril/juin 1969).

- Alice JOLY: Un Mystique Lyonnais et le secret de la Franc-Maçonnerie (1938).
- René LE FORESTIER: L'Occultisme et la Franc-Maçonnerie Ecossaise. Paris 1928; La Franc-Maçonnerie Templière et Occultiste. Paris 1970.
- Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon 5480, 5922, 5939.
- Charles MONTCHAL: Origine et histoire du grade de Maître Ecossais de Saint-André. Genève 1913 HC. A signaler que d'importants extraits de cet ouvrage introuvable ont été diffusés avec nombre d'études intéressantes du Rév. Commandeur de la Commanderie des Deux Savoies.
- Paul NAUDON: Histoire et Rituels des Hauts grades Maçonniques. Paris 1966.
- OSTABAT: Etudes diverses sur le Régime Ecossais Rectifié in le Symbolisme, notamment: n° spécial sur le R.E.R. 385-386. Juillet/septembre 1968 (comporte la transcription du grade d'Ecossais Vert).
- Dom Sébastien STERCKX et Gérard CHAMPEAUX : Introduction au monde des symboles. 1966.
- Elie STEEL-MARET: Archives secrètes de la Franc-Maçonnerie. Lyon 1893.
- Gérard Van RIJNBERK : Martinez de Pasqually T. I. Paris 1935 ; Episodes de la Vie Esotérique. Lyon 1948.
- WILLERMOZ et MILLANOIS: Réponse aux assertions (...) du F. a FASCIA ou nouveau compte rendu. Lyon 1784.
- WILLERMOZ: Lettre à Von Hund. 1774; Lettres à Charles de Hesse. 1781 et 1810; Lettre à F. de Brunswick. 1785.

ANNEXE B INSTRUCTION PAR DEMANDES ET REPONSES

- D. Etes-vous Maître Ecossais?
- R. Oui, je le suis. J'ai vu la gloire du Temple rétabli.
- D. Comment me ferez-vous connaître que vous l'êtes ?
- R. Par mon zèle et ma persévérance pour le bien de l'Ordre et de mes FF.
 - D. Où avez-vous été reçu?
- R. D'abord sur les ruines du premier Temple et ensuite devant la porte du Sanctuaire.
 - D. Comment êtes-vous entré dans ce lieu?
- R. Plongé dans la douleur et avec toutes les marques de la servitude.
 - D. Etes-vous resté longtemps dans cet état?
- R. Non! Parce que j'ai appris que la réédification du Temple était commencée. On m'a fait la grâce de m'admettre parmi les ouvriers et j'ai eu le bonheur de concourir à la perfection de l'ouvrage.
 - D. Quel a été le résultat de votre travail ?
- R. Il m'a procuré les signes de l'ancienne splendeur du Temple.
 - D. Quels sont ces signes ?
- R. Le mot sacré des Maîtres retrouvé, ainsi que le feu sacré du Temple qui avait été caché lors de sa destruction et une Etoile flamboyante à six pointes.
 - D. Que représente cette étoile ?
- R. Un double triangle, entouré d'une circonférence, ayant au centre, sur un fond de couleur rouge, la lettre initiale du mot de grade, au milieu des quatre instruments maçonniques.
 - D. Quel est le mot de grade de Maître Ecossais?
- R. HIRAM qui est le père et le modèle des maçons et surtout des Maîtres Ecossais.

- D. Pourquoi HIRAM est-il le mot des Maîtres Ecossais ?
- R. Pour leur rappeler sans cesse la fermeté, la discrétion et toutes les vertus dont il a donné l'exemple.
 - D. Comment s'appelle un Maître Ecossais?
 - R. NOTUMA.
 - D. Que signifie ce nom?
- R. J'ignore encore son application, mais je sais qu'il rappelle sous le voile de l'anagramme l'un des principaux conservateurs des Rites Ecossais.
- D. Pourquoi, lorsque vous avez demandé l'entrée en Loge Ecossaise avez-vous dit que vous veniez des îles de l'Ecosse?
- R. Parce que c'est en effet dans cette contrée que les maçons, persécutés dans quelques autres, ont trouvé longtemps un asile où ils ont médité paisiblement les principes et les rites fondamentaux de l'institution maçonnique avant de se rendre en France et en Allemagne.
 - D. Qu'avez-vous dans la Loge ?
- R. D'abord les ruines du Temple, détruit par les Assyriens. Je l'ai vu ensuite rebâti par Zorobabel.
- D. Comment avez-vous coopéré à sa reconstruction?
- R. Armé de l'épée d'une main pour me défendre et de l'autre main tenant une truelle pour réédifier.
 - D. Comment êtes-vous parvenu au sanctuaire?
 - R. Par quatre pas sur les quatre portes du Temple.
 - D. Que signifient ces quatre pas?
- R. L'Universalité de l'Ordre des Maçons, répandu dans toutes les parties du monde, désignées par les quatre parties du Temple et par les quatre flambeaux qui en éclairent les extrémités.
 - D. Comment l'Autel d'Orient était-il éclairé?
- R. Par trois lumières qui sont toujours les mêmes dans tous les grades.

- D. Pourquoi ce nombre est-il invariable?
- R. Parce que le D.M. est pour la Loge comme le Grand Architecte de l'Univers pour l'univers qu'il gouverne par sa pensée, sa volonté et son action désignées dans les Loges par le Respectable Député Maître et les deux Surveillants.
 - D. Qu'avez-vous vu en entrant en Loge ?
 - R. Une grande lumière.
- D. D'où partait cette grande lumière que vous avez vue ?
- R. D'une lame d'or triangulaire que j'ai retrouvée, sur laquelle était gravé le saint nom de Dieu, qui jetait un grand éclat et d'un double triangle lumineux formant une étoile flamboyante à six pointes, qui m'a été montré à l'Orient.
 - D. Que représente ce double triangle lumineux?
- R. Il exprime la double nature de Celui qui est la vraie lumière du monde, et de l'homme qui est son image. Le Cercle qui l'entoure est l'emblème de son éternité.
- D. Pourquoi le portez-vous sur votre poitrine, suspendu par un cordon ?
- R. J'en ai été décoré pour me rappeler les conditions de ma réception dans l'Ordre et que celui qui ne conforme pas sa conduite et ses discours à ce qu'il a déclaré vouloir, est l'être le plus inconséquent et ne mérite aucune confiance.
- D. Combien avez-vous vu de tableaux sur le parquet de votre réception ?
 - R. J'en ai vu quatre.
 - D. Pourriez-vous me les expliquer ?
 - R. Je crois que je pourrais le faire!
 - D. Expliquez-moi le premier!
- R. Le premier ne représente que les ruines du Temple détruit, désigne la décadence de l'Ordre trop souvent avili par les coups que lui ont portés de faux frères.

Mais ses fondements sont solides et annoncent qu'ils n'ont pu le détruire, parce qu'il est fondé sur des bases fermes et invariables.

- D. Expliquez-moi le second!
- R. Le second représente le Temple et le Sanctuaire rétablis. Désigne la renaissance de l'Ordre ramené à ses lois primitives et débarrassé des fausses doctrines qui s'y étaient glissées et qui le déshonoraient.
 - D. Expliquez-moi le troisième!
- R. Celui-ci représente notre Respectable Maître Hiram sortant glorieusement du tombeau, entouré des vertus qui lui procurent la couronne de l'immortalité. Il rappelle le Juste triomphant des persécutions et l'état auquel doivent aspirer tous les imitateurs de son courage et de ses vertus.
 - D. Expliquez-moi le quatrième !
- R. Ce dernier représente l'enceinte de la nouvelle Jérusalem céleste décrite par saint Jean l'Evangéliste, second patron de l'Ordre des Maçons et l'Agneau immolé et triomphant, arborant l'étendard de la victoire sur la Nouvelle Sion.
 - D. Quel est le but de ce dernier tableau ?
- R. C'est d'établir aux yeux des Maçons dans ce grade les rapports qui unissent l'Ancienne Loi, figurée par le Temple de Salomon avec la Nouvelle Loi d'Amour et de Charité que nous nous effcrçons de mettre en pratique et le passage de l'une à l'autre.
 - D. N'avez-vous rien vu sur ce tableau?
- R. J'ai vu dans la partie inférieure saint André étendu sur l'instrument de son martyre et entouré des signes emblématiques des trois vertus nécessaires à tout homme qui veut se perfectionner et travailler au bien de ses semblables.
 - D. Quelles sont ces trois vertus?
 - R. La Foi, l'Espérance et la Charité.

- D. Pourquoi les Maçons du quatrième grade sontils nommés Maîtres Ecossais ?
- R. Parce que c'est dans une partie déserte des îles d'Ecosse qu'ont été conservés et de là répandus ailleurs les rites écossais.
- D. Quelle est la vertu particulière du quatrième grade ?
- R. C'est la Force. Cette force de volonté sans laquelle le maçon manque souvent du courage nécessaire pour pratiquer constamment les trois autres vertus.
- D. Quelles sont les vertus spécialement enseignées et recommandées aux Maçons ?
- R. La Justice, dont le maçon ne doit jamais s'écarter. La Tempérance dans ses pensées, ses paroles et ses actions. La Prudence, qui doit le diriger en toute occasion et la Force, qui l'aide à pratiquer les autres vertus.
- D. Quel est le symbole, et quelle est la devise du Maître Ecossais ?
- R. Un lion, sous un ciel orageux, abrité sous un rocher, jouant tranquillement avec des instruments de géométrie et ces deux mots pour devise « Meliora Praesumo ».
 - D. Que signifient ce symbole et cette devise?
- R. On m'a invité à les méditer, sans me les expliquer encore, l'une et l'autre.
 - D. Quel âge avez-vous comme Maître Ecossais?
- R. J'ai seize ans, ou quatre fois quatre ans, figuré par les seize lumières qui éclairent les quatre parties de la Loge.
- D. Pourquoi dans chaque grade y a-t-il toujours un nombre fixe et déterminé de lumières pour l'illumination de l'Ordre ?
- R. Parce que les nombres employés dans ces grades ont une valeur intellectuelle désignative des choses qui restent encore voilées.

- D. Que signifient les 25 lumières déterminées pour l'illumination de la Loge Ecossaise ?
- R. Le nombre 25 caractérise l'action spirituelle qui préside invisiblement les travaux maçonniques lorsqu'ils sont réguliers et bien dirigés, ainsi que nous l'avons demandé dans la prière d'Ouverture.
 - D. Quel est le signe des Maîtres Ecossais ?
 - R. On le donne comme au rituel.
 - D. Quel est leur attouchement ?
 - R. On le donne de même.
 - D. Quelle heure est-il?
- R. L'heure de cesser le travail l'ouvrage étant accompli.

I. — COMPOSITION ET FONCTIONNEMENT DE LA LOGE ECOSSAISE

Selon les anciens usages, la loge de Saint-André n'est point permanente ni délibérante; elle n'a pas de caisse propre; elle n'existe que temporairement pour les cas de scrutin, réception et instruction des nouveaux reçus.

Elle est dirigée par le Député Maître qui la convoque quand il le juge convenable, la préside toujours et peut seul conférer le grade; le Député Maître est assisté par deux Adjudants (premier et deuxième Surveillants).

Les fonctions d'Orateur, Secrétaire, Maître de Cérémonies et Préparateur sont toutes temporaires; elles sont remplies par des Frères nommés par le Député Maître. Quoi qu'ils soient tous nommés « ad temporem » les mêmes frères peuvent remplir habituellement ces fonctions si le Député Maître le juge à propos.

La Loge ne peut recevoir que des Maîtres Ecossais réguliers.

II. - DECORATION DES MEMBRES DE LA LOGE

Tous les membres d'une Loge de Saint-André doivent être décorés :

- Du tablier de Maître Ecossais ;
- Du sautoir de Maître Ecossais de Saint-André;
- De la médaille de Saint-André suspendue au sautoir et doivent porter des vêtements de couleurs sombres et des gants blancs.

Toutes autres décorations sont interdites, sauf pour les Frères, dignitaires de l'Ordre, ayant à remplir, ès qualités, une mission spéciale.

TABLIER DE MAITRE ECOSSAIS

Le tablier de Maître Ecossais est en peau blanche, de forme rectangulaire d'environ 33 cm de large sur environ 28 cm de haut, avec une bavette en trapèze isocèle, dont la grande base égale la largeur du tablier, la petite base et la hauteur mesurant environ 12 cm.

La bavette est rabattue et fixée sur le tablier, présentant une doublure apparente en tissu vert légèrement foncé.

Le tablier est bordé de ruban moiré dont les couleurs et les largeurs sont les suivantes :

- Sur trois côtés, ruban vert clair de 30 mm;
- dans le haut, ruban couleur ponceau de 15 mm;
- sur les côtés rabattus de la bavette, ruban couleur ponceau de 20 mm.

Il est en outre orné de trois rosettes en ruban moiré de 50 à 60 mm de diamètre, avec un bouton central de 10 mm de diamètre. Ces rosettes sont disposées en triangle, l'une au milieu de la bavette, les deux autres dans les angles du tablier.

- Pour les Maîtres Ecossais ordinaires, les trois

rosettes sont de couleur ponceau, avec bouton de la même couleur.

- Pour les Maîtres Ecossais, qui ont la qualité d'Ecuyer Novice, la rosette du haut est de couleur ponceau, avec bouton de couleur blanche.
- Pour les Maîtres Ecossais qui ont la qualité de C.B.C.S., la rosette du haut est de couleur blanche, avec bouton de couleur ponceau.

La ceinture est de couleur vert clair.

SAUTOIR DE MAITRE ECOSSAIS DE SAINT-ANDRE

Le sautoir de Maître Ecossais de Saint-André est constitué par un collier en ruban moiré de 7 cm de largeur, de couleur vert clair, bordé de chaque côté d'un liséré de couleur ponceau de 8 mm de largeur et se terminant en pointe sur la poitrine.

Dans la pointe est placée une rosette en ruban moiré de 50 mm à 60 mm de diamètre, avec un bouton de 10 mm de diamètre.

 Pour les Maîtres Ecossais ordinaires, la rosette est de couleur ponceau avec bouton central de même couleur.

— Pour les Maîtres Ecossais, qui ont la qualité C.B.C.S., la rosette est de couleur blanche avec le bouton central de couleur ponceau.

A l'extrémité du sautoir est suspendue la médaille de Saint-André.

MEDAILLE DE SAINT-ANDRE

La médaille de Saint-André, en vermeil ou cuivre doré, est de forme ronde et d'un diamètre total de 45 mm environ.

Elle est formée, au centre, de deux triangles enlacés l'un dans l'autre, formant une étoile à six branches inscrite dans un cercle de 35 mm de diamètre extérieur environ.

Le cercle et les côtés des triangles sont unis et brillants sur les deux faces : l'intérieur de l'étoile est strié.

De l'intérieur du cercle sortent six flammes dardées contre les six angles rentrants de l'étoile.

Dans l'hexagone du milieu des triangles sont figurés, sur les deux faces et en relief, ouvrant sur le centre, en haut un compas et en bas une équerre.

Sur une face, est figuré, en relief et en couleur argent, Saint-André cloué sur la croix qui le caractérise, l'extrémité des quatre branches de la croix affleurant quatre rentrants de l'étoile.

Sur l'autre face, est figurée, entre le compas et l'équerre, en relief et en couleur argent également, la lettre H.

Le cercle qui entoure l'étoile est bordé extérieurement d'une couronne guillochée de 5 mm de largeur environ avec dans le haut une couronne royale surmontant le bijou et dans le sommet de laquelle est fixé un anneau de suspension.

III. — DECORATION ET ILLUMINATION DE LA LOGE DE SAINT-ANDRE

Les murs du Nord, du Midi et de l'Occident doivent être tapissés d'une étoffe vert clair avec frange et galon d'or. Le mur d'Orient est tapissé de rouge avec frange et galon de même, ainsi que l'Autel d'Orient, le Dais, les tables et les sièges des officiers.

Au-dessus du Député Maître : le tableau du grade (le lion) et le double triangle flamboyant formant étoile à six points, avec la lettre H et les instruments maçonniques.

Sur un transparent à fond rouge le mot FORCE qui est la vertu particulière du grade.

Les lumières d'ordre sont au nombre de vingt-cinq, réparties de la façon suivante :

— Le chandelier à trois branches sur le plateau du

Député-Maître ;

 — Quatre lampadaires à quatre lumières chacun, répartis au milieu de la Loge, respectivement au Sud-Est, Sud-Ouest, Nord-Ouest et Nord-Est;

- Un chandelier à deux branches sur chacun des

plateaux des deux Surveillants;

 Un chandelier à une bougie sur chacun des plateaux de l'Orateur et du Secrétaire.

IV. — TABLEAUX NECESSAIRES POUR UNE RECEPTION

N.B. — Les rituels anciens donnent rarement les mesures de ces tableaux ; celui de Lyon (M. s. 5922) se borne à indiquer une proportion : 6 de long, 4 de large (1) ; ils doivent être proportionnés au local.

 Les quatre tableaux peuvent se réduire à trois, le premier pouvant être partagé en deux parties distinctes, dont la supérieure sera voilée par une écharpe jusqu'au

moment venu.

1º tableau. — Le temple de Jérusalem détruit, les deux colonnes brisées et renversées, le pavé mosaîque et l'escalier à sept marches en ruines, et à l'entrée du Temple, la mer d'airain et ses supports brisés et dispersés — Autour des chaînes et des signes de captivité.

2º tableau. — (ou partie supérieure du premier). Le Temple reconstruit par Zorobabel au retour de la captivité.

Dans le haut, figurant le sanctuaire, l'Arche d'Alliance,

Dans la partie médiane : d'un côté le Chandelier d'or à sept branches et de l'autre, la table des pains de proposition — Entre les deux l'emplacement où sera placé l'autel des parfums lorsqu'il sera relevé.

Au-dessous sera la mer d'airain rétablie sur ses

supports.

Entre la mer d'airain et l'autel des parfums : une plaque d'or triangulaire portant les trois lettres J.B.M. initiales des trois mots des grades précédents, fixée sur une pierre polie carrée.

Au quatre angles du tableau les principaux emblèmes maçonniques : compas, équerre, niveau et perpendiculaire.

L'autel des parfums renversé et couvert d'un voile se place à l'angle Sud-Est du tableau.

3º tableau. — Un tombeau élevé de terre sur trois marches et dont la pierre a été renversée. Il est entouré de deux branches vertes de chêne et d'olivier. Hiram délivré de son linceul et de son vêtement en sort glorieusement. A côté de sa tête : un triangle rayonnant portant le nom de Dieu en hébreu. A ses pieds, la couronne d'immortalité.

Aux quatre coins, les symboles ou les noms des quatre vertus : JUSTICE, TEMPERANCE, PRUDENCE, FORCE.

4º tableau. — La nouvelle Jérusalem avec son enceinte carrée et trois grandes portes sur chaque face. Au milieu de cette enceinte : une montagne ayant à son sommet l'Agneau triomphant, couronné des sept sceaux et entouré d'une gloire. Des jambes de l'Agneau s'élève une longue croix du haut de laquelle sort un étendard rouge et blanc portant les deux lettres A.D. (Agnus Dei).

Au milieu de la montagne : un triangle flamboyant portant en hébreu le signe de Dieu en quatre lettres.

Entre ce triangle et l'Agneau est écrit : SION.

Au-dessous de l'enceinte à l'Occident, est saint André attaché à sa croix.

V. - MOTS

- Rituels anciens, en une seule partie,
 - Mot du grade : H...
 - Nom du Maître Ecossais : N...

- Rituels en deux parties,
 - Mot du grade de Maître Ecossais : J...
 - Mot du Maître Ecossais de Saint-André : H...
 - Mot de reconnaissance : N...

VI. - MISES A L'ORDRE ET SIGNE D'ORDRE

Les mises à l'Ordre s'effectuent debout, l'avant-bras gauche légèrement replié tenant l'épée la pointe haute, la lame appuyée contre l'épaule gauche. Les Frères n'ayant pas d'épée ont le bras gauche pendant.

- Rituels en une seule partie :
 - Porter la main droite en équerre sur le front au-dessus des yeux, le pouce allongé vers l'oreille droite, comme pour se garantir d'une trop grande lumière.
- Rituels en deux parties :
 - Mise à l'Ordre de Maître Ecossais : comme ci-dessus. Mise à l'Ordre de Maître de Saint-André.
 - Porter la main droite à plat sur l'épaule gauche, le pouce écarté formant l'équerre.
- Le signe d'Ordre n'existe que dans le rituel en deux parties, comme suit :
 - Etant à l'Ordre de Maître de Saint-André, ramener la main droite en diagonale jusqu'à la hanche droite.

VII. - MISE EN GARDE

La mise en garde s'effectue debout, l'épée tenue de la main droite, le bras en avant et légèrement replié, la pointe de l'épée légèrement relevée au-dessus de l'horizontale, le bras gauche pendant, tenant éventuellement le chapeau à la main.

VIII. - CONSENTEMENT

Comme dans les grades bleus, le consentement se donne, étant debout ou assis, en étendant le bras droit horizontalement en avant, la paume de la main tournée vers le sol, le pouce écarté formant l'équerre.

Il se refuse en se mettant à l'Ordre.

IX. — ATTOUCHEMENT

Il comporte quatre mouvements:

- Porter la main gauche à la poignée de son épée ;
- De la main droite, serrer la main droite de son interlocuteur;
- Remonter la main droite au coude droit de l'interlocuteur que l'on presse trois fois;
- Redescendre à sa main droite et la serrer en Maître Maçon.

X. — MARCHE OU PAS DU MAITRE ECOSSAIS

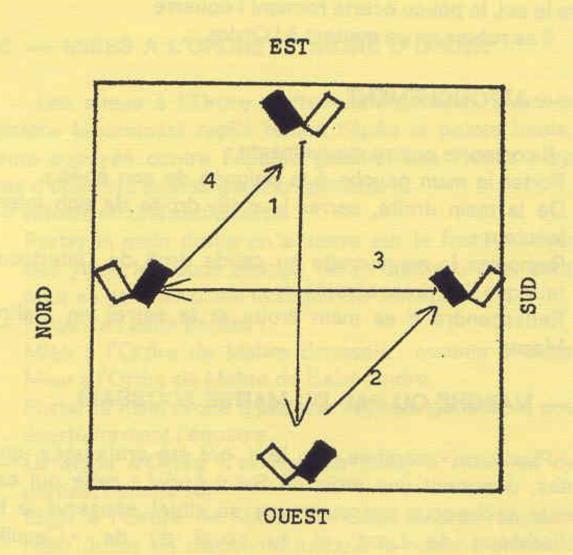
Plusieurs « marches » du M.X. ont été pratiquées, qui, toutes, dessinent une croix de Saint-André; celle qui est décrite ci-dessous est commune au rituel conservé à la Bibliothèque de Lyon, et au rituel dit de « Camille SAVOIRE » du Grand Prieuré des Gaules.

(Sur la figure, le pied indiqué en noir est celui qui est mu le premier lors de chacun des mouvements.)

Ayant les pieds en compas ouvert, faire quatre pas maçonniques.

- Le premier en arrière en partant du pied gauche;
- Le deuxième en oblique à droite en avant en partant du pied droit;
- Le troisième de côté à gauche en partant du pied gauche;

 Le quatrième en oblique à droite en partant du pied droit, revenant ainsi au point de départ, après avoir dessiné une croix de Saint-André.



XI. - BATTERIE

Quatre coups dont deux précipités et deux espacés : OO — O — O.

Pas d'acclamation.

Jean Saulnier, Eques à Monte-Carmelo.

UNE CHEVALERIE POUR L'AN 2000 Tradition, initiation, permanence, présence

Le Don Quichotte de Cervantès semblait célébrer les obsèques de la chevalerie. Au XVIIe siècle les ordres de chevalerie tombaient dans la main des chefs d'Etat absolutistes. Mais le XVIIIe siècle les voyait renaître dans les hauts grades de la maçonnerie écossaise. Et nous les trouvons bien vivants encore de nos jours : non seulement chez nous, Francs-Maçons écossais, mais encore là où l'on s'attendrait le moins à les rencontrer, dans le scoutisme, émanation, pourtant, d'un rite qui rejette expressément les grades chevaleresques. Cette permanence étonne. Le sociologue que je suis dans ma vie profane et professionnelle tendrait à y voir une survivance. Mais le même sociologue s'arrête en chemin : une survivance consiste dans la survie d'un système normatif en rapport avec des conditions dépassées au sein d'une société dont il gêne le fonctionnement en engendrant du désordre et de l'anomie. Or la survivance de la chevalerie n'entrave en aucune manière le fonctionnement régulier des institutions. Le terme se révèle donc impropre, l'explication fausse.

On peut penser aussi à une explication psychologique : les titres de chevalerie satisferaient la vanité des simples ; tel boutiquier s'enorgueillirait en secret de s'appeler dans son Atelier Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte ou Chevalier de l'Aigle Blanc et Noir. Cette accusation qui se rencontre déjà chez Le Forestier — mais au XVIII[®] siècle on peut à la rigueur admettre qu'une égalité de rencontre soulageait l'amour-propre blessé des roturiers — se trouve reprise même chez des auteurs maçonniques. L'explication n'est assurément pas générale, même si elle atteint certaines motivations individuelles. Est-ce bien s'enorgueillir que de s'enorgueillir en secret? Un titre de chevalier des palmes académiques ou de chevalier du mérite agricole, qui n'a presque plus rien à voir avec la chevalerie mais que l'on peut arborer à la boutonnière sous la forme d'un joli ruban ferait bien mieux l'affaire.

Les grades chevaleresques de la Maçonnerie, et, pour ce qui est du Rite Rectifié, l'Ordre Intérieur, existent assurément en vertu de nécessités bien plus profondes. On ne saurait les pénétrer qu'en connaissant non seulement les circonstances de leur formation, mais encore les circonstances de l'incontestable renaissance qu'ils ont connue depuis la Première Guerre Mondiale.

Pour ce faire la méthode historique doit être mise en œuvre. Mais elle ne suffit pas. L'historien cherche à établir, à partir des documents, l'enchaînement des événements. Il renonce à découvrir les causes et les raisons cachées, intentionnellement ou non, au su ou à l'insu des acteurs. C'est pourquoi les sciences humaines s'orientent, depuis plusieurs lustres vers une herméneutique. Les techniques d'interprétation les plus connues sont la psychanalyse, surtout sous la forme que lui ont donnée en l'appliquant aux faits collectifs Malinovski et certains élèves de Lacan; l'analyse dialectique, plus utilisée de nos jours dans la modalité marxienne que dans la modalité hégélienne; la référence durkheimienne à la totalité conçue comme système normatif; la méthode structurale. J'y ajouterais volon-

tiers l'étude des discontinuités internes et externes des groupes sociaux.

Mais il est évident aussi que les procédés mis en chantier par les sciences profanes risquent de nous égarer dans la mesure où ils ignorent par principe l'herméneutique traditionnelle, c'est-à-dire le symbolisme. Envisagé de l'extérieur, au lieu d'être vécu dans le rite et avec le rite, un symbole est toujours susceptible d'une interprétation réductrice. Ainsi le sceau des Templiers, sur lequel nous aurons à nous étendre peut s'interpréter au moins de trois manières : 1) dans l'herméneutique du christianisme esotérique, comme un symbole de pauvreté et de bienfaisance ; 2) dans une herméneutique freudienne, comme un effetsigne d'homosexualité dans un contexte œdipien (ce qui a été ressenti par les juges); 3) dans une herméneutique traditionnelle comme un symbole se rattachant à l'aspect solaire de la manifestation. Seule la troisième acception peut nous fournir un fil conducteur pour une enquête véritablement maçonnique.

Bien entendu nous n'oublierons pas les faits tels que les ont établis les historiens. Mais notre propos ne sera pas du tout historique. Il visera à dégager le sens de la maçonnerie chevaleresque depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.



Avouons-le: si la chevalerie de la grande époque féodale, celle qui s'étend du Xe siècle aux Croisades, s'inscrit bien à l'intérieur d'une forme traditionnelle, cette forme ne paraît pas se rattacher à un ésotérisme. L'adoubement, qui pouvait se réduire à la colée, qui pouvait être conféré par des femmes, qui se donnait en public, n'a rien à voir avec une initiation. Nous n'avons pas de document chevaleresque authentique qui témoigne d'une culture ésotérique. Cependant la littérature médiévale suscite une

sorte de présomption indirecte. Les auteurs des Romans Bretons, les Minnesinger, les troubadours (du moins en tant qu'ils composent en « trobar clus ») les poètes du dolce stil nuovo associent constamment trois thèmes : le thème chevaleresque, le thème de l'amour courtois, le thème de la Science secrète (qui prend diverses figures, une parole à apprendre, une rose, le Graal). D'où nous pouvons tirer que, même en admettant que la chevalerie ne fût pas initiatique par essence, le monde des chevaliers était pénétré de courants initiatiques très vivants. Ou plutôt d'un seul, si ramifié que l'on veut, puisqu'avec quelques variantes les légendes télétiques se retrouvent identiques à elles-mêmes à travers toute l'Europe, puisque Dante n'hésite même pas à évoquer les amours de Lancelot et de dame Guenièvre dans le célèbre épisode de l'Enfer consacré à Francesca di Rimini.

Mais encore une fois il ne s'agit que de présomptions tirées de témoignages indirects. Les Templiers, en particulier, n'ont rien laissé qui permette de leur attribuer des connaissances mystérieuses. Il n'en est que plus surprenant de voir Dante, dont on ne peut plus douter, après les travaux de Gabriele Rossetti, Pascoli, Valli, Alessandrini qu'il exprime, au-delà du sens manifeste de ses écrits, les pensées secrètes des Fidèles d'Amour, demander vengeance pour les Templiers :

Veggio il nuovo Pilato si crudele,
Che ciò nol sazia, ma, senza decreto,
Porta nel tempio le cupide vele.
O Signor mio, quando sarò io lieto
A veder la vendetta, che, nascosa,
Fa dolce l'ira tua, nel tuo segreto? » (1)

La haine de Dante contre les Capétiens, protecteurs de Florence et plus ou moins responsables de son exil, l'iniquité du procès intenté à Jacques de Molay et à ses compa-

gnons n'expliquent pas tout à fait le mot vendetta, c'est-àdire vengeance, et plus précisément encore vengeance familiale.

Mais au moment où Dante extériorise pour la première fois dans l'histoire la croyance en un ésotérisme templier et chevaleresque, la situation à Florence, en Italie, en Europe, présente des traits que nous retrouverons toutes les fois qu'il sera fait appel à une chevalerie traditionnelle. La période d'éclat littéraire et artistique qui s'ouvre dans la péninsule ne doit pas nous faire oublier qu'elle coıncide avec le déclin général de tous les systèmes normatifs et de toutes les puissances régulatrices et modératrices du Moyen Age. La querelle du sacerdoce et de l'Empire se poursuit sans fin, sans profit pour personne, mais au grand dam de la chrétienté. Le pape, abandonnant le siège de Pierre pour s'enfuir en Avignon sous l'épée du roi de France laisse échapper l'ambition de Hildebrand et d'Innocent III : contrôler au nom de la religion du Christ le monde occidental. L'autre moitié de Dieu, l'Empereur, très affaibli, se montre encore capable de « descendre » à Rome, mais non de régner sur la ville et ses expéditions restent sans lendemain. Les cités dégénèrent et tombent sous la coupe de seigneurs d'aventure. Le pouvoir effectif passe aux mains des marchands, un pouvoir précapitaliste, exercé sans doute par d'honnêtes gens, mais sans aucune racine traditionnelle. Arrêtons-nous un instant sur le point que voici : la classe féodale a été la dernière classe en Europe à exercer un pouvoir d'ordre, c'est-à-dire à s'organiser selon des formes traditionnelles et à demander son idéologie à la Tradition. Passé son règne, la légitimité invoquée sera soit une légitimité abstraite et juridique, celle de l'Etat, soit une légitimité pragmatique, celle de l'efficacité économique. L'œuvre de Dante constitue un avertissement au seuil de la grande subversion antitraditionnelle des Temps Modernes.

Ce n 'est certainement pas un hasard si, toutes les fois que l'involution traditionnelle fait mine de s'arrêter ou de se ralentir, toutes les fois que la forme du pouvoir, encore que très éloignée de la forme traditionnelle, paraît se stabiliser, il y a refoulement simultané des aspirations chevaleresques et de la pensée ésotérique (qui se rapproche dans un contexte chrétien de la mystique apophatique, de telle sorte que l'oubli ou l'abandon de la théologie apophatique, de la théologie du Nom annonce presque à coup sûr une tension entre les représentants de l'exotérisme et les représentants de l'ésotérisme). Ce n'est pas un hasard non plus si, toutes les fois que le déclin de la tradition s'accélère et que le pouvoir paraît sur le point de se décomposer, la forme chevaleresque et l'ésotérisme supérieur qu'elle véhicule revivent.

Rappelons quelques dates. Les six livres de la République de Jean Bodin paraissent en 1576. La ragion di stato de Giovanni Botero en 1589. La prédication du Père Benoît de Canfield qui substitue à la mystique apophatique une mystique personnalisée et orientée sur Jésus incarné date de 1580-1590. Don Quichotte est édité en deux fois, 1610, 1617. Lorsque Richelieu prend le pouvoir et met en œuvre la doctrine de la souveraineté de l'Etat, qui devait se substituer à la souveraineté de la chrétienté, l'occident a déjà sécrété une doctrine cohérente qui comporte absolutisme, exotérisme bigot, exclusion de la chevalerie. Et le XVIIe siècle, siècle d'or de l'Etat absolutiste et monarchique, a vu se substituer les Bérulle et les Marguerite-Marie Alacoque aux Jean de la Croix et aux Thérèse d'Avila, a vu s'étioler les cercles ésotéristes malgré la survie de cercles rosicruciens et leur tentacule maçonnique en Grande-Bretagne, a vu dégénérer les grands ordres chevaleresques qui achèvent, en Espagne, de passer sous la coupe du roi. L'âge classique, période de relative stabilité, ou du moins d'aspiration à la stabilité, derrière sa majestueuse ordonnance a recélé bien des ténèbres : le symbolisme se perd dans les volutes de l'Art baroque, la chevalerie se change en prétexte pour des fêtes folkloriques dont une lettre de Mme de Sévigné fournit un écho ruisselant d'humour. Le Père Joseph du Tremblay, disciple en mystique du Père Benoit de Canfield et en politique du cardinal de Richelieu, figure mieux qu'aucun autre ces ténèbres : il meurt en 1648, désespéré d'avoir manqué sa vie spirituelle, et il laisse échapper par sa mort le chapeau de cardinal et le fauteuil de Premier ministre, illusion de la spiritualité et illusion du pouvoir.

Au début du XIXe siècle, tandis que Saint-Simon s'efforce d'opposer l'ordre économique à l'ordre social, en enseignant qu'il fallait : « substituer le gouvernement des choses au gouvernement des hommes », tandis qu'Auguste Comte prétend établir la dictature de la science empirique dans l'espoir qu'elle restaurera des structures sociales analogues à celles du catholicisme, Joseph de Maistre, Eques a floribus publie Les soirées de Saint-Pétersbourg (1821). Il voit dans la Révolution française le dernier degré de l'avilissement de l'esprit et s'imagine qu'il est temps de restaurer la vérité et la légitimité non seulement dans le secret des loges, mais encore dans le monde profane et exotérique. Erreur héroïque, mais erreur tout de même. Si les Français ont pris en horreur le cataclysme dont ils sortent à peine, la philosophie allemande va s'efforcer de le magnifier. Hegel, s'inspirant de Jacob Boehme, mais trahissant la pensée de son inspirateur, rouvre la voie à la critique antitraditionnelle. Le matérialisme et l'économisme, soit sous leur forme libérale, soit sous leur forme socialiste vont s'emparer du monde et contribuer à éloigner les hommes du principe. La vie intellectuelle du XIXe siècle n'est qu'un concert d'illusions. Et la première de ces illusions consiste à croire que le monde se stabilise sous le régime bourgeois ou qu'il est destiné à se stabiliser après

une ultime révolution qui serait l'œuvre du prolétariat. Ces illusions immobilistes et continuistes sont à la source d'une nouvelle régression de l'esprit traditionnel. La Franc-Maçonnerie est sollicitée par ce que l'un des plus éminents de nos Frères a appelé La voie substituée. Notre rite et notre Ordre disparaissent en France. Le Suprême Conseil du Rite Ecossais Ancien et Accepté résiste honorablement, mais difficilement, à la pression du Grand Orient et du Grand Collège des Rites; et, si les Souverains Grands Commandeurs qui se sont succédé à sa tête ne sont en aucune manière critiquables, s'ils ont réussi, malgré vents et marées, à conserver la spiritualité des hauts grades, ils ont tout de même été contraints de concéder à la Grande Loge de France une charte dont les effets pernicieux ont éclaté soixante-cinq ans plus tard.

Toute différente la situation au XVIIIe siècle. Sans doute quelques loges se laissent gagner par l'esprit du modernisme, comme la loge « Les Neuf Sœurs » sous l'influence de Benjamin Franklin et surtout de Lalande. Mais l'ensemble de la Franc-Maçonnerie paraît tout au contraire entrainée par une pensée traditionnelle, qui prend, selon l'aspect favorisé, une forme alchimique, cabaliste ou hermétique. La pensée des fondateurs de notre ordre en particulier, celle de Willermoz, de Jean de Turkheim s'oppose radicalement à la perversion utilitariste et rationaliste des valeurs et exige un retournement vers les valeurs du cœur et vers la tradition. La vérité, comme l'a proclamé l'Evangile, sera donnée non aux savants qui courent après la preuve, mais à ceux qui ont la simplicité des enfants, entendez à ceux qui savent revenir à l'origine, à l'instant primordial (2). Mais à ce sujet survient une difficulté : comment a été assurée la transmission spirituelle, gage de la Tradition? Reconnaissons qu'il n'est rien de plus difficile à établir pour un historien que la réalité d'une transmission qui s'opère nécessairement en secret. De son strict point de

vue d'historien, Le Forestier a peut-être raison de considérer comme non fondée la généalogie templière enseignée dans les temples de la Stricte Observance. Mais, d'un point de vue rigoureusement, ou plutôt rigidement initiatique, René Guénon condamne au contraire l'indifférence de Joseph de Maistre: « Joseph de Maistre n'admet pas l'origine templière de la Maçonnerie, et il méconnaît l'intérêt réel de la question qui s'y rapporte ; il va même jusqu'à écrire : « Qu'importe à l'univers la destruction de l'ordre des Templiers? ». Cela importe beaucoup, au contraire, puisque c'est de là que date la rupture de l'Occident avec sa propre tradition initiatique, rupture qui est véritablement la première cause de toute la déviation intellectuelle du monde moderne (3). Nous pensons que ces deux opinions trahissent également la pensée et les intentions des fondateurs de notre ordre. La généalogie templière a presque sûrement un caractère symbolique. Nous en voulons pour preuve un détail qui excite l'hilarité de Le Forestier et qui, pris au pied de la lettre, éclate en effet d'une absurdité cocasse. Dans une version de l'instruction aux novices, il est affirmé en effet que « les Templiers se sont reproduits par mariage »! N'allons pas supposer que Hund ou Stark étaient des imbéciles et qu'ils ont confondu la perpétuation d'une fraternité initiatique avec celle d'une espèce animale. L'expression ne peut signifier que ceci : les Templiers ont fusionné avec d'autres fraternités qui, quoique non templières d'origine, nous ont transmis la spiritualité de l'ordre. De même, lorsque nous voyons Willermoz, son entourage et ses disciples, au nombre desquels compte notre Eques a Floribus, tenir la filiation templière pour une simple hypothèse sans portée directe, cela doit être mis en rapport avec l'instruction aux novices, rédigée de la main même de Villermoz: le Régime Ecossais Rectifié hérite non des biens matériels des Templiers, mais seulement de leurs biens spirituels. Dissociation capitale, ou plutôt répu-

diation explicite de l'un des aspects du Temple, d'une part dépositaire de la Tradition, mais d'autre part grand fauteur de l'esprit moderne puisqu'il a créé un système de banque, première manifestation d'un économisme généralisé antitraditionnel. Un peu plus tard Zaccharias Werner, maçon de la Stricte Observance Templière devenu prêtre catholique, dans Les fils de la vallée, expliquait la chute des Templiers par cette infidélité et cette prévarication. Aussi l'esprit de la nouvelle chevalerie, tel qu'il se trouve lumineusement défini par le discours de Jean de Turkheim au Convent des Gaules condamne-t-il l'esprit utilitaire du XVIIIe siècle. Il condamne « le néant des sciences humaines » et invite l'homme à retrouver ses qualités originaires occultées par la paresse et par le préjugé. Il ne s'agit pas d'inventer, mais de « recouvrer ce feu que nous avons perdu », c'est-à-dire la Science Primordiale. Et l'Eques a flumine concluait: « Puisque les monuments les plus authentiques nous forcent à croire que la Maconnerie est plus ancienne que l'Ordre du Temple, qui en a été dépositaire quelque temps, que ses symboles sont l'écorce de vérités précieuses et éternelles, ne serait-ce pas dénaturer cette société antique et auguste en lui enlevant les moyens de s'éclairer qui lui sont propres, en attachant un sens exclusif à ses allégories dont le mérite est peut-être d'en renfermer plusieurs ? » (4). On le voit : l'ésotérisme chevaleresque se réduit à une profession de foi dans une Vérité occultée, traditionnelle et antimoderniste.

Transportons-nous maintenant au XXe siècle. L'année 1901 ne signifie pas grand chose pour un chercheur en sciences de l'homme. On voit souvent la cassure en 1914 à cause du phénomène social non seulement macroscopique, mais cataclysmique qu'a été la Première Guerre Mondiale. Mais tous les économistes et tous les sociologues sont d'accord pour voir dans la grande tragédie un phénomène secondaire et pour fixer le début de l'ère

d'instabilité et de contestation où nous vivons vers 1910. C'est le 10 et 11 juin 1910 qu'Edouard de Ribaucourt, Camille Savoire, Bastard et Pottier reçoivent à Genève, au Grand Prieuré d'Helvétie, la plénitude des grades du Rite Ecossais Rectifié. C'est le 29 septembre 1910 que le Grand Prieuré délivre une patente permettant au professeur docteur Edouard de Ribaucourt, in ordine Eques a Raimboldi Curte, de rétablir en France la maçonnerie rectifiée. Notre présence dans ce temple, soixante années après ces événements, témoigne du travail accompli.

Peut-on considérer comme une survivance une flamme qui s'éteint et se ranime alternativement? Certainement pas. Peut-on considérer comme purement fortuit le réveil de la spiritualité chevaleresque à l'aube de chaque période de grande contestation? Est-ce par hasard que le déclin de la chrétienté ait vu naître les Fidèles d'Amour, que, la veille des guerres de religion soit né, à l'instigation de Jean Trithème le Cercle des Mages de Cornelius Agrippa, que le XVIIIe siècle libertin ait été l'âge d'or des systèmes écossais, que le XXº siècle troublé et spirituellement décadent ait assisté à une renaissance vigoureuse de la Chevalerie? On se heurte alors à l'obstacle d'une trop grande improbabilité statistique. A ce point le sociologue doit conclure : l'ésotérisme chevaleresque se révèle un mode spécifique de réaction intériorisée et spirituelle à la contestation sociale, une référence, d'apparence anachronique à la Tradition à laquelle l'agitation de l'Histoire se trouve confrontée et, par là, potentiellement annulée.



Maintenant, après avoir décrit l'insertion sociale de la chevalerie dans le monde contemporain, il faut nous demander ce qu'elle signifie en soi et pour soi, c'est-à-dire en former l'essence et la conscience. Cette question peut être amenée par une autre, plus aisée d'aspect : pourquoi la chevalerie ? Entendons : pourquoi le recours à la Tradition prend-il une forme chevaleresque de préférence à une forme sacerdotale ou à une forme artisanale ? Dès que nous posons ce problème, nous quittons le domaine de la science profane et de la sociologie pour entrer dans celui de la science sacrée.

Il semble bien que les premiers détenteurs de la vérité principielle aient été les prêtres et que le retour anhistorique, peut-être même anti-historique à la tradition gagnerait à prendre une forme sacerdotale. Belle illusion! Un sacerdoce initiatique doit posséder les moyens d'une connaissance immédiate du Principe et ces moyens sont radicalement incompatibles avec les conditions d'existence dans le monde moderne. Même l'existence d'un sacerdoce exotérique paraît de nos jours très difficile, contestée et même contestante. Une initiation sacerdotale, à supposer qu'elle soit possible, devrait s'enfermer dans un cercle très étroit et très secret et ne saurait en aucune manière déborder sur le monde. Au demeurant la tentative de créer une classe de Grands Profès, adonnés avant tout à la théurgie, au sein de la Maçonnerie Rectifiée illustre par ses malheurs - encore que les connaissances véhiculées aient peut-être été tout à fait conformes à la Tradition - la quasi-impossibilité d'une telle fondation.

Quant à l'initiation artisanale, elle existe bien, elle remplit la Maçonnerie bleue et la Maçonnerie verte, mais, du moins sur le continent, elle s'adosse à des systèmes de hauts grades, de nature chevaleresque. On peut s'interroger là-dessus puisqu'aussi bien la vérité principielle à laquelle acheminent les grades artisanaux ne saurait différer en rien de celle à laquelle acheminent les grades chevaleresques. On peut alléguer que les artisans se trouvent, par leur nature, plus éloignés du centre que les chevaliers. Mais la distinction peut paraître très formelle et, de toute

manière, l'initiation artisanale, réalisée, vaut mieux que la virtualité de l'initiation chevaleresque. La vérité, croyonsnous, se trouve ailleurs. Elle ne se trouve pas non plus dans la psychologie (la psychologie des peuples se trouve sous la dépendance de leurs conditions sociales d'existence): le goût des Français pour le faste dramatique, celui des Allemands pour les cérémonies d'apparence militaire n'expliquent rien. Mais les artisans, nous disons initiés, n'ont jamais en tant que tels exercé le pouvoir tandis que la chevalerie avait si bien pénétré le système féodal que les chefs du système politique se trouvaient en droit, et, la plupart du temps en fait, les détenteurs de l'initiation suprême. L'empereur paraît bien avoir été à la tête de l'initiation médiévale. Pensons à l'aura semi-légendaire, semihistorique qui entoure des personnages comme Frédéric Barberousse ou son petit-fils, Frédéric II de Hohenstaufen. Pensons que le mot de passe de notre deuxième degré signifie à la fois excellent maçon et homme lige de l'empereur. Que la lettre G au centre de l'étoile flamboyante, si elle revêt bien d'autres significations, est aussi l'initiale du parti impérial. Les chevaliers possèdent donc, ce qui manque entièrement aux artisans, un symbole de légitimité : le Saint Empire. La maçonnerie bleue possède bien le symbole de la vérité, mais non celui de la légitimité. C'est pourquoi elle doit recourir à un appui chevaleresque qui l'assure d'abord de sa propre légitimité.

Ce que nous avançons là peut paraître bien hardi et près d'être tout à fait imaginaire. Nous ne disposons pas en la matière de l'argument statistique. Mais nous pouvons faire une contre-épreuve en mettant en jeu une méthode de différence. La maçonnerie anglaise, à la différence de la maçonnerie continentale, n'a pas cru utile de s'appuyer sur de hauts grades chevaleresques. Mais c'est que, depuis le bill d'establishment, il existe en Angleterre un symbole incontestable et incontesté de légitimité, la monarchie. Symbole

exotérique, sans doute, mais suffisant pour une fraternité qui réunissait, comme la société politique, aristocrates et bourgeois. Rien de semblable sur le continent où la légitimité se trouvait attaquée non seulement par des menaces de révolution, mais encore et surtout par la croissance des nationalités et par les interminables conflits de frontière qu'elle entraînait.

Nous croyons donc pouvoir conclure que la chevalerie apporte à l'initiation maçonnique un secret qui touche à la légitimité du pouvoir. Encore faut-il tenter de fixer l'essence symbolique et hiérologique de ce secret.



Pour y parvenir nous ne saurions choisir un meilleur guide que Dante qui a vécu intensément et en initié le drame de la mise en question du Saint Empire.

Dans Le Banquet où Dante expose sa pensée sous la forme d'une doctrine philosophique, il définit la chevalerie comme un principe d'action, fondé sur le service d'autrui et requérant franchise de cœur, force de corps, sujétion, connaissance et obéissance (4). Et plus loin il indique comment au chevalier doivent obéir tous les métiers artisanaux qui sont ordonnés à l'art de la chevalier (5).

Bien plus intéressante pour nous la Divine Comédie où Dante s'exprime sur le monde symbolique. Dans L'Enfer — traduire : le monde profane — la chevalerie apparaît simplement sous l'aspect le plus ostensible et le moins profond, comme la féodalité en armes :

« Je vis mouvoir jadis chevalerie, se ranger en bataille, et faire montre, et telle fois se retraire par garde; « je vis soudards courir votre campagne, ô Arétins, cherchant proie et rapine, et tournoiements férir et courre joute, « à son de trompe ou à branle de cloches et à tabors et à feux de donjons, et par signes nostres et par étranges... (6)

On ne trouve rien là que pittoresque et mouvement, sinon peut-être cette mention de signes nôtres et étrangers... Le ton change dans Le Purgatoire entendez : le travail initiatique. Dante nous y parle des

« dames et chevaliers, ahans, liesses qui tous tentaient d'amour et courtoisie (7). »

Seulement, comme l'a montré Valli (8) amour signifie amour de la Sagesse sainte, de la Connaissance initiatique, et cortesia doit être mis en rapport avec la corte d'amore, qui ne désigne pas une cour d'amour, mais le lieu de réunion des Fidèles d'Amour. Il faut donc lire: Dames et chevaliers qui, avec peines et joies, travaillaient à s'initier et étaient assidus dans leurs loges. Mais voici que le travail initiatique s'achève, que l'initié s'éveille et qu'apparaît Béatrice, symbole de l'intelligence éveillée (9):

« je vis que sur sa destre avait tourné et revenait la glorieuse armée, face au soleil levant et aux sept flammes. Comme une ost se retrait dessous les targes pour soi sauver, ramenant ses enseignes, et ne se peut tout d'un coup remouvoir, ces chevaliers du céleste royaume nous trespassèrent tous en avant-garde (10). »

Ainsi la chevalerie formerait l'avant-garde, la manifestation extérieure d'une puissance solaire. Le Paradis — c'est-àdire l'initiation réalisée — découvre en elle encore bien d'autres traits. En premier son sort est lié à celui de l'empereur (11); elle est donc gardienne du trône dont l'archétype céleste s'entoure du convent des Templiers:

« ... Regarde comme est grand le convent des blanches robes! Vois jusqu'où va le cercle de nos murs! vois notre ville, en étages si pleins que peu de peuple encore s'y désire. Et ce grand siège à quoi tu tiens les yeux pour la couronne au-dessus déjà mise ains que tu montes à ces noces dîner âme siéra, née à la pourpre auguste (12). »

Mais la chevalerie a une seconde fonction, faire oraison et intercéder: c'est dire qu'elle appartient aussi bien au symbole de la Croix (le sacerdoce) qu'au symbole de l'aigle (le pouvoir). Cette chevalerie céleste, d'orants et d'implorants s'associe immédiatement à la maçonnerie, dans la Divine Comédie même:

« afin qu'une autre fois Christ se courrouce de vendre et acheter dedans le temple qu'ont maçonné miracles et martyres, Chevalerie du ciel que je contemple, fais oraison pour ceux qui sont sur terre tout trestournés par le mauvais exemple! (13). »

Il appartient donc à la chevalerie, en qui coexistent la légitimité et la vérité, la conscience et le pouvoir, le salut et la puissance, de former elle-même le symbole suprême qui synthétise l'aigle et la croix, la Rose :

« En forme donc de blanche rose lée m'apparaissait la grand chevalerie que dans son sang le Christ fit son épouse (14). »

Ajoutons à ces vers du grand inspiré florentin, comme une sorte de commentaire en image, l'étrange figure ornant I documenti d'Amore de Francesco da Barberino, où l'Amour (la sagesse initiatique) est représenté comme un chevalier nu, tenant une lance dans la main droite et une

gerbe de rose dans la main gauche, et volant à cheval au-dessus d'une assemblée de personnages allégoriques...

La rose, ici, est un symbole solaire. Elle ne fleurit pas dans le ciel du soleil, mais dans les régions les plus hautes de l'empyrée. Elle ne représente pas l'astre sensible du soleil, mais le soleil divin, émanation du feu-principe. La rose peut être en bouton, mais elle s'épanouit. La rose en bouton figure l'œuf primordial. La rose épanouie, semblable à un soleil dans la gloire de ses rayons, figure la connaissance et la générosité. Dans sa sublimation la plus exaltée la chevalerie se dispose en rose blanche, blanche comme la robe des Templiers. Peut-être serait-il temps de rappeler le grand mythe chevaleresque de l'antiquité, le mythe de Castor et Pollux qui, issus d'un œuf fécondé par le maître des dieux, chacun participant à la nature de l'autre, soit divine, soit terrestre, descendaient pour apporter la foudre aux humains, montés sur un seul cheval. Le sceau des Templiers ne doit-il pas être interprété comme une traduction de l'antique légende, dans laquelle à la naissance illégitime et à la gémellité élémentaire ont été substituées la paternité adoptive de Dieu et la fraternité charitable : « Qu'il est bon et doux pour des frères de vivre ensemble ! ». Mais la chevalerie doit œuvrer dans notre monde sublunaire : elle est rose au Paradis, dans le Purgatoire, elle se tourne vers le soleil levant ; en Enfer, elle se résume en une troupe de soudards, pillards et incendiaires. Elle combat en soleil et en lumière, mais dans une ère de ténèbres. Elle porte dans sa course les éclairs du feu de l'amour dans la noirceur des nuages. C'est bien ainsi que Victor Hugo l'a vue dans son grand poème visionnaire, Les chevaliers errants (15). Issue du feu, elle descend à travers l'éther et les airs et elle vient féconder les éléments lourds par sa charité et par sa justice. Malheur à ceux qui trahissent leurs serments! Malheur à ceux qui préfèrent Mammon au Christ.

Car la chevalerie n'est pas seulement solaire, elle est aussi chrétienne. Cela ouvre la voie à une christologie chevaleresque dont quelques-uns ont cru bon de se gausser. D'aucuns même, en qui l'on n'attendrait pas, pourtant, grand zèle en faveur de l'orthodoxie, ont cru bon d'y voir une hérésie et de taxer Willermoz d'inconséquence, sinon de mauvaise foi (16). Rassurons ces censeurs chatouilleux. Une chevalerie chrétienne implique une christologie solaire. Une christologie solaire comporte essentiellement trois représentations du Christ : 1) une attention plus orientée sur la génération éternelle de la deuxième personne de la Sainte Trinité que sur son incarnation ; 2) l'image du Christlumière; 3) un Christ non seulement rédempteur, mais encore rédingrateur. De ces trois points le troisième seul n'apparaît pas dans la théologie dogmatique, ou fort peu; il a été en revanche développé par l'alchimie dont le développement est connexe à celui de la chevalerie. Mais ces trois points se juxtaposent dans la liturgie, notamment le jour de Noël, à la messe de l'aurore, qui pourrait fort bien être appelée la messe chevaleresque. Et non seulement par son contenu sacré. Nous ne devons pas oublier les origines de la messe de l'aurore, dite par le pape dès le IVe siècle pour les paroissiens de sainte Anastasie, c'est-à-dire pour les nobles byzantins de Rome, hauts fonctionnaires et militaires, les vrais ancêtres de la chevalerie historique.

Les chevaliers sont donc, dans le monde chrétien, les gardiens du cycle solaire. Avec les maçons, et c'est là ce qui fonde l'alliance du système maçonnique et système chevaleresque: n'oublions pas non plus la signification solaire de l'arithmétique dans la pensée pythagoricienne; or cette science sert à la fois la stratégie et l'architecture. Il faut considérer, d'ailleurs, que les fonctions guerrières de la chevalerie sont historiquement contingentes, de même que l'exercice du métier d'architecte devient contingent pour la maçonnerie spéculative. Le chevalier n'est rien

d'autre que le garant à travers le cycle de la légitimité dans son sens le plus profond et le plus ésotérique.



Dante l'entendait-il autrement ? Certainement pas. La Divine Comédie qui compose, nous l'avons dit, un grand poème d'initiation chevaleresque, est construite autour de la lutte de deux principes, l'un de ruine, l'autre de salut pour la légitimité. Ces deux principes ne reçoivent pas d'autre nom que ceux de deux nombre très secrets et très sacrés, 666 et 515, ou plutôt 500, 10 et 15 (ou certains ont vu la transcription du mot latin DVX). 666 est le nombre de la Bête dans l'Apocalypse de saint Jean. 500, 10 et 15 apparaît dans la tradition occidentale seulement avec Dante. C'est le nombre du rédintégrateur. Dans l'esprit de Dante ce nombre a certainement une signification chevaleresque: Dante a cru un moment qu'il s'incarnait dans la personne d'Henri de Luxembourg, couronné empereur à Rome en 1312 sous le nom d'Henri VII. Mais Henri VII est mort prématurément. Luther, qui portait une Rose-Croix à son anneau, n'a-t-il pas cru, lui aussi, que le temps était venu de la rédintégration? Et Joseph de Maistre ne s'est-il pas imaginé que le triomphe de la Bête ayant sonné avec la Révolution, l'heure venait d'appeler 500, 10 et 15 ?

Mais le triomphe de la Bête n'est pas encore féalisé. Même pas avec les horreurs engendrées par le déferlement de l'anti-ordre, de l'antichevalerie, des SS. Nous avons vu successivement mettre en question toutes les formes de la légitimité. Mais Stirner et les anarchistes, s'ils récusent la légitimité de l'Etat, c'est pour mettre à sa place la légitimité, qu'ils estiment plus haute, de la morale privée. Mais Marx et les socialistes, s'ils récusent la légitimité capitaliste, symbolisée à leurs yeux par la propriété privée des moyens de production, c'est pour lui substituer

une légitimité exclusive des classes, selon eux plus humaine et plus juste. Mais les SS eux-mêmes, s'ils ont voulu élever une légitimité noire, appuyée sur les puissances des ténèbres, ont encore accueilli une idée, aussi pervertie et perverse qu'on voudra, de légitimité. Et d'ailleurs les SS se situent, par bien des aspects, hors de notre cycle, soit attaqué et détruit non seulement dans une de ses réalisations, mais encore dans son essence même.

Or ce moment n'est-il pas arrivé? En regardant les événements l'année dernière, j'ai bien envie de faire comme M. Raymond Aron et de hausser les épaules en parlant de « révolution introuvable ». De mai 1968 l'histoire, je crois, ne gardera pas grand-chose. Et durant cette période agitée et tellement en vain, pourtant, quelque chose s'est produit qui me frappe. C'est la venue, au premier rang des penseurs contemporains, d'un personnage jusque là considéré comme médiocre, Marcuse. Marcuse appartient bien à notre cycle et à notre tradition, encore qu'il méprise la Tradition : il est juif, il a été victime des SS et, comme Dante il a dû s'exiler. Ce n'est pas comme Dante un grand écrivain : des anglicistes consommés m'ont assuré que son écriture vole au plus bas niveau de l'abominable, et, vers 1922, lorsqu'à Berlin il s'exprimait dans sa langue maternelle, il passait pour le plus fumeux et le plus confus des psychanalystes. Ce n'est pas non plus un grand penseur: son œuvre comme sociologue, critique de la société américaine, n'a rien de commun avec celle de Wright Mills; nous serons indulgents en disant qu'elle est au-dessous du médiocre. Mais elle contient une innovation extraordinaire: en soutenant, dans Eros et la Civilisation que l'abolition des tabous sexuels, y compris le tabou fondamental de l'inceste doit accompagner toute subversion de l'économie et de l'Etat, il pose en thèse, pour la première fois l'illégitimité de toute légitimité. Devonsnous voir en Marcuse un prophète? Devons-nous croire que ses idées se réaliseront un jour, fût-ce en partie? Alors viendra 666.

Dans la grande contestation qui s'ouvre, il faut qu'il y ait des témoins de la légitimité. Non qu'ils aient à se tourner vers le monde et à combattre dans les rangs des factions. D'abord parce qu'il est impossible de réaliser dans le domaine exotérique un symbole ésotérique. Ensuite parce que la Connaissance nous amène à voir dans la prétendue libération des contestataires l'accomplissement de la nécessité du cycle. Enfin parce que nous ne saurions pas avec qui combattre, étant d'une part les représentants de l'ordre et sachant d'autre part que la plénitude du désordre fournit la condition nécessaire à la restauration de l'ordre. Il ne nous est pas interdit non plus, dans notre vie profane. de prendre parti. Mais nous ne saurions le faire que comme profanes. Ce qui nous est demandé, c'est notre témoignage intérieur, afin que le monde soit prêt « lorsque, comme dit Dante, viendra 500, 5 et 10 (17).

Bernard GUILLERMAIN, Eques a Vinea Domini.

N.D.L.R. — C'est approximativement la proportion donnée.

(1) Purgatorio, XX, 91-96.

(2) Cf. Le Forestier, pp. 523 sqq.

- (3) Etudes su la F.M. et le Compagnonnage, Paris, 1964, tome I, p. 20.
 - (4) Le Forestier, pp. 483 sqq.
 - (4) Banquet, I, V, 4.
 - (5) ibid., IV, VI, 6.
 - (6) Enfer, XXII, 1-9, trad. Pézard, Pléiade, Paris, 1965, p. 1017.

(7) Purgatoire, XIV, 109-110, ibid., p. 1216.

(8) Luigi Valli, II linguaggio segreto di Dante e dei « Fedeli d'Amore », Bertoni, Roma, 1969, chap. VII, pp. 150-203. (Ristampata anastativa dell'odizionne originale, Roma 1928, a cura di Lucia Antonelli Marselli.)

(9) Valli, cit., pp. 263-271.

(10) Purg., XXXII, 16-23, trad. cit., pp. 1346-1347.

(11) Paradis, XII, 41.

(12) ibid., XXX, 130-136, trad. cit., pp. 1642-1643.

(13) ibid., XVIII, 121-126, pp. 1535.

(14) ibid., XXXI, 1-3, p. 1644.

(15) in La légende des siècles XV, éd. des Œuvres Complètes, Girard, Paris, sans indication de date, tome XVII, pp. 82-83.

Citons:

- « Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains », ou encore :
 - « Ils erraient dans la nuit ainsi que des lumières. »

(16) Le Forestier entre autres.

(17) « Nel quale un cinquecento diece e cinque messo da Dio, aneiderà la fuia e quel gigante dre con lei delinque. »

(Purg., XXXIII, 43-45)

La trad. Pézard, ici, glose, de l'aveu même de l'auteur « pour rendre la traduction moins abrupte » (p. 1357, note). Noter que la lecture DUX n'est certainement pas explicative, le nombre n'étant pas DUX, mais DXV.